



Au 17e Salon du livre de Québec «La table est bien mise», invite Lorenzo Michaud



Photo Léopold Rousseau

LORENZO MICHAUD, président-directeur général du Salon international du livre de Québec.

LORI SAINT-MARTIN

AUX BUREAUX du Salon international du livre de Québec, on sent une fébrilité, une activité remarquables; toute l'équipe s'affaire aux derniers préparatifs du 17e salon. On n'est plus qu'à quelques jours de l'ouverture, qui aura lieu le mardi 19 avril, à 17 h.

C'est dans les deux immenses salles du Centre municipal des congrès que se dérouleront toutes les activités. Et «ce sera tout un salon», promet Lorenzo Michaud, président-directeur général, qui organise ce grand événement culturel depuis sa création, en 1972.

Cette année, le salon, dont le thème est «Le livre en tête», accueillera quelque 300 éditeurs ve-

nus d'une vingtaine de pays. Compte tenu du tollé qu'a soulevé, par le passé, la participation de l'Afrique du Sud, aucun éditeur de ce pays ne sera représenté au salon.

Près de 200 auteurs, dont 175 du Québec, prendront part à l'un ou l'autre des événements prévus: lancements, entrevues, conférences, tables rondes, séances de signature.

Lorenzo Michaud rayonne en parlant du salon, «une grande fête populaire du livre», où la population a l'occasion de rencontrer ses auteurs préférés et d'en découvrir d'autres, mais aussi d'interroger les exposants sur le prix des livres, les choix éditoriaux, etc.

Pour le président-directeur général, le salon appartient entièrement au public et aux auteurs. À la différence de certaines grandes foires commerciales, telle celle de Francfort, où tout se joue entre éditeurs soucieux de vendre et d'acheter des droits, et où l'accès aux activités est réservé à quelques invités de choix, le salon de Québec ouvre toutes grandes ses portes à la population.

Selon M. Michaud, c'est justement la participation du grand public à tous les événements qui fait l'originalité du salon: «Des fois, dit-il, quand je vais au restaurant, le garçon de table ou la serveuse me reconnaît et me demande quand aura lieu le prochain salon, ou me dit y aller tous les ans.»

Quel profit les éditeurs trouvent-ils à fréquenter le salon, eux qui louent leur stand environ \$ 800, en plus s'assurant les frais de transport et de séjour? «Il se vend beaucoup de livres au salon», affirme Lorenzo Michaud. Mais l'événement a surtout pour but de «faciliter le rapport auteur-public». Les éditeurs ne veulent pas court-circuiter le libraire, et ne vendent pas à rabais. Ainsi, les effets bénéfiques de la participation au salon se font sentir surtout à long terme, et renforcent toute l'industrie. À preuve, «95 % des éditeurs québécois sont présents au salon» et y trouvent leur profit.

De toute évidence, les maisons d'édition mousseront surtout la

Suite à la page D-2

«Cette cinquième saison qui nous est donnée»

JEAN ROYER

«JE CROIS qu'on ne se sépare jamais de son enfance», me dit Anne Hébert, pour expliquer le sujet de son plus récent roman, *Le Premier Jardin* (Seuil). La romancière a quelque ressemblance avec son personnage, Flora Fontanges, comédienne. Elles sont nées toutes deux en 1916, dans une ville sise au bord d'un fleuve. Mais pourquoi faudrait-il comparer ces destins?

Anne Hébert n'a pas été une orpheline sauvée du feu de l'hospice Saint-Louis et adoptée par des bourgeois qui voulaient en faire une lady. Non. La romancière est la descendante d'une des filles de Louis Hébert et Marie Rollet, qui ont semé ici «le premier jardin» et «toute l'histoire du monde s'est mise à recommencer à cause d'un homme et d'une femme plantés en terre nouvelle». Anne Hébert eut à Québec «une éducation plus française qu'américaine», dit-elle. Sa mère lui donna le

«L'enfance, c'est une époque de la vie où tout est ouvert, où tout est possible... C'est aussi le premier jardin que chacun porte dans son cœur.»

goût du théâtre et son père, celui de la littérature.

«Il y a peut-être plus de coïncidences entre Flora Fontanges et moi qu'il y en a entre la vie d'Elisabeth de Kamouraska et la mienne. Mais on met toujours un peu de soi dans tous ses personnages», me précise Anne Hébert avec son sourire de femme toujours jeune et lointaine.

Comme Flora Fontanges, Anne Hébert a quitté un jour Québec pour la France. «J'ai été séduite par Paris. J'avais une bourse et je suis partie en me jurant de revenir dans un an, pour pour. Puis, j'ai demandé à l'Office national du film de prolonger mon congé et finalement je suis

restée trois ans sans revenir. Aujourd'hui, je demeure à Paris mais je reviens quand même deux fois par année au Québec. Paris, dit Anne Hébert, ce n'est pas seulement la culture mais un art de vivre. Il y a là un art de la vie quotidienne, de la vie tout court, dans les rues, dans les marchés.»

N'empêche que son roman *Le Premier jardin* est un hymne à Québec. La ville n'y est pas nommée mais si bien décrite qu'on en voit apparaître l'âme dans les pierres des vieux murs, aux détours des rues, en haut des côtes, derrière les fenêtres de la rue d'Auteuil ou de la Grande-Allée.

«Québec est ma première ville, celle que je connais le mieux. Québec, c'est toute mon enfance, c'est toute ma jeunesse, ce sont mes parents, mes grands-parents, mes arrière-grands-parents, mes racines profondes. C'est toute une éducation aussi, pour moi, tout un milieu, tout un paysage exceptionnel. On a d'un côté le fleuve et de l'autre la montagne. Québec, c'est toujours une très belle ville, même si elle a pu changer. J'aime beaucoup Québec.»

Pour Flora Fontanges, Québec est «la ville interdite», celle d'une enfance qu'elle veut oublier, mais c'est en marchant dans la ville qu'elle se sentira «appelée par son enfance vivace et têtue».

«Je crois qu'on ne se sépare jamais de son enfance, dit la romancière. Il y a des gens qui réussissent peut-être à bien la caler au fond. Mais je crois que, pour chacun de nous, si l'enfance n'est pas présente dans les faits, elle existe par nos agissements, nos façons de voir, de parler et d'entendre. L'enfance vit encore en nous. On ne serait pas l'adulte qu'on est si on n'avait pas été l'enfant qu'on a été.»

C'est dans l'enfance que se fomentent les rêves et que se forme l'imaginaire. «L'enfance, ajoute Anne Hébert, c'est une époque de la vie où tout est ouvert, où tout est possible. En même temps, on n'a pas encore les réponses, alors on les invente, on les rêve. L'enfance, c'est aussi le premier jardin que chacun porte dans son cœur.»

Ainsi le roman d'Anne Hébert sur-

perpose l'histoire de l'enfance per-

due de Flora Fontanges à une quête

d'identité. Elle qui s'est choisie un

nom de comédienne, «qui lui per-

mettra toutes les métamorphoses



Photo Chantal Keyser

ANNE HÉBERT: «Québec est ma première ville, celle que je connais le mieux... C'est toute mon enfance, toute ma jeunesse, mes racines profondes.»

nécessaires à sa vie», elle qui a voulu habiter tant de noms d'héroïnes de théâtre, la voici qui, de retour dans sa ville natale, se cherche une généalogie.

Car *Le Premier Jardin* est aussi un hommage à toutes ces femmes qui ont fondé la Nouvelle-France: «Il faudrait les nommer toutes, à haute voix, les appeler par leur nom, face au fleuve d'où elles sont sorties au dix-septième siècle, pour nous mettre au monde et tout le pays avec nous.»

«Mon roman est un hommage à toutes les femmes qui sont nos mères, me dit Anne Hébert, qui sont les multiples visages d'Eve incarnée en Amérique, en Nouvelle-France. En

faisant mes recherches pour le roman, j'éprouvais beaucoup de compassion, beaucoup de tendresse pour toutes ces femmes inconnues, ces femmes dont on n'a même pas gardé le nom et que l'histoire a fait disparaître.»

Cette généalogie que cherche à s'approprier Flora Fontanges, elle est parallèle à sa propre histoire au présent: la comédienne a tenté de gommer son histoire personnelle en incarnant toutes ces héroïnes de théâtre, Mademoiselle Julie, Phèdre ou Winnie de la pièce de Beckett qu'elle vient jouer au petit théâtre de l'Émerillon, rue Champlain.

Suite à la page D-12



Photo Léopold Rousseau/Salon international du livre de Québec



Il y a 10 ans, Gaétan Brulotte devenait le premier lauréat du prix Robert-Cliche décerné au Salon international du livre de Québec avec *L'Emprise* (repris en collection poche chez Leméac). Dans l'introduction de *Ce qui nous tient*, à paraître sous peu chez Leméac, l'auteur imagine une présentation originale des personnages de nouvelles qui épousent la forme de mouvements musicaux.

GAÉTAN BRULOTTE

VIENDRA-t-il? Mais voyons! La question ne se pose même pas! Me voici! Sans plus résister! Sans plus dérober! Où est passé Ploc? Il est déjà parti? On dirait vraiment qu'il me fuit! C'est bizarre! Comment peut-on ainsi douter de moi quand on me connaît si bien? Ploc sait pourtant que je me fais toujours un point d'honneur d'être à mes rendez-vous! Alors pourquoi tous ces beaux discours autour d'un léger retard? La réalité est si simple! Me voici comme prévu! De toute façon je me sentais obligé d'être là! Car qui d'autre que moi aurait accepté de vous présenter mon ensemble d'histoires? Qui aurait consenti à faire ici le pitre comme moi?

Je me console en m'imaginant être l'émule des Anciens qui, comme Boccace ou Cervantès, pour notre agrément, résumaient leur intrigue en tête de chapitre. Tel un coryphée moderne, je vais essayer d'imiter cette pratique à ma manière et de vous faire ainsi découvrir chacun

Ce qui nous tient

des trois mouvements de ce recueil, tout en répondant au passage à vos questions, s'il y a lieu.

Pardon? Vous pouvez m'appeler Archibald tout simplement. Quelle photo? Oh! Mais quelle offense! Vous voulez que je commente ça? Qui a apporté cette photo ridicule ici? Et en plus agrandie! Ah! ça! Quel affront! Je déteste cette photo! Je n'ai jamais pu la supporter! Ça ne peut être qu'un sale tour de Ploc! Je reconnais là ses gamineries. Laissez-moi enlever cette horreur! Ah! ce Ploc m'en fait décidément voir de toutes les couleurs! Il joue au poli et au discret, mais c'est une façade, croyez-moi! Car, en réalité, il est tout le contraire. Il peut être d'une méchanceté inimaginable et pince-sans-rire en plus! Mais laissons cela, ça n'a aucun intérêt. J'aurai bien ma revanche un jour.

Qu'est-ce que vous voulez dire par «indications de lecture»? Je ne suis pas sûr de bien comprendre. Des indications de lecture... vous voulez dire comme les compositeurs qui coiffent leur morceau de musique d'un rythme d'exécution: *Allegro ma non troppo*, *Andante*, etc...? Je n'y avais pas songé, mais pourquoi pas? Alors oui, je peux tenter de vous donner au passage les meilleures indications de lecture possibles.

La première série s'attache au motif de la résistance. Qu'est-ce que j'entends par ce mot? Bonne question! La résistance suppose une réaction défensive opiniâtre, un refus de céder ou d'obéir, une opposition ouverte ou une force

Suite à la page D-12



GAÉTAN BRULOTTE.

Paul Zumthor
La Fête des fous
Roman

244 p. — 16,95 \$

- «Quel livre magnifique!»
- «Le 15e siècle comme si vous y étiez»
- «Un roman d'une exceptionnelle qualité littéraire. Un ravissement total».

Guy Cloutier, *Le Soleil*
Gilles Marcotte, *L'Actualité*
Jean-Roch Boivin, *Le Devoir*

ROMAN

Paul Zumthor
LA FÊTE DES FOUS

Pierre Morency
QUAND NOUS SERONS

POÈMES 1967-1978

l'Hexagone
lieu distinctif d'édition littéraire québécoise

Pierre MORENCY
Quand nous serons

poèmes
1967-1978

276 p. — 19,95 \$

Gilles Toupin, *La Presse*

l'Hexagone • Retrospectives



Les prix littéraires: des promesses et des pièges



Photo Léopold Rousseau/Salon international du livre de Québec

STÉPHANE DROLET (à droite), lauréat 1987 du concours des jeunes auteurs, avec le lieutenant-gouverneur GILLES LAMONTAGNE dont le prix porte le nom.

Au 17e Salon du livre de Québec

«La table est bien mise»

Suite de la page D-1

vente de leurs dernières parutions. Mais, pour ceux qui se lassent de contempler les seules nouveautés, le règlement du salon prévoit que chaque éditeur doit présenter au moins 15 % de son fonds. Ainsi, le salon est enraciné dans le passé (que l'on pense à la splendeur du fonds Gallimard) et peut se targuer d'être plus qu'un simple Colisée du livre neuf.

Comptent, parmi les livres d'autres pays, des ouvrages en allemand, en espagnol, en anglais. Toutefois, 95 % des livres proposés sont écrits en français, proportion qui reflète bien la situation linguistique de Québec, dit Lorenzo Michaud.

Le salon du livre favorise aussi la création littéraire. Le prix Robert-Cliche, créé pour le salon dans le but de promouvoir la relève du roman québécois, fête ses 10 ans. Le prix Octave-Crémazie couronne un recueil de poésie, et le prix Adrienne-Choquette, des nouvelles. Sans oublier le Concours des jeunes auteurs, le concours « Livre en tête » pour les tout-petits, et le tout nouveau Prix du Québec, ouvert aux jeunes de moins de 20 ans de la francophonie.

Le public pourra aussi assister à des pièces de théâtre et admirer des expositions consacrées au Saguenay-Lac Saint-Jean, au poète Alfred Desrochers, aux bandes dessinées belges et françaises, à Diderot et l'Encyclopédie.

Lorenzo Michaud vante surtout la « renommée internationale » du Salon international du livre de Québec,

qu'il n'hésite pas à comparer aux salons de Bruxelles et de Paris. Les Européens peuvent compter sur une assistance plus grande, mais la qualité de leurs foires ne dépasse pas celle du salon de Québec, affirme-t-il sans sourcilier. Les organisateurs de la foire de Bruxelles auraient même « copié » certaines innovations qu'ils ont observées à Québec, notamment l'utilisation de la scène et l'ouverture de toutes les activités au grand public.

Bref, dit modestement Lorenzo Michaud, s'il fallait se comparer à d'autres salons, « je dirais qu'on est supérieur ».

Et le salon de Montréal ? M. Michaud se garde de vouloir créer une polémique, mais a visiblement un faible pour « son » salon. Bien qu'il affirme avoir « horreur des comparaisons », il s'empresse de faire remarquer que le salon de Québec est le seul à faire partie de l'Union des foires internationales, qui réunit environ 65 pays. En tout et pour tout, donc, « la différence, c'est peut-être que, mondialement connu, le Salon international du livre de Québec n'a pas à crier bien haut pour dire : Nous sommes vraiment internationaux et nous entendons le demeurer ».

Défilent au salon des gens de tous âges et de tous les milieux, « du monde de partout ». Environ 80,000 personnes ont franchi les tourniquets en 1987, et Lorenzo Michaud en attend au moins autant cette année, surtout que « les Nordiques nous ont fait un petit cadeau en se laissant battre ».

Le droit d'entrée, d'un dollar pour

JULIE STANTON

QUÉBEC — Quand revient le Salon international du livre de Québec, reviennent aussi ses prix littéraires — Robert-Cliche (la relève du roman québécois), Adrienne-Choquette (la nouvelle) et Octave-Crémazie (la relève de la poésie québécoise) — qui, contestés ou pas, donnent encore du piquant à l'événement qu'on dit en perte de vitesse. Mais là n'est pas notre propos.

Plutôt savoir ce qu'ils en pensent, eux, les « ex », de ces prix littéraires qui les ont placés sous les feux des projecteurs, oui, mais aussi jetés en pâture à la critique officielle y allant parfois de ses coups de griffes, toujours, en tout cas, de ses analyses sans concession quant au sort futur de ces écritures néophytes, hier encore au fond de la conscience... ou d'un tiroir. Attention au tournant !

Si quelqu'un peut en parler en long et en large, c'est bien Robert Lalonde, écrivain maintenant consacré, dont *Le Premier Été des Indiens*, succédant à *La Belle Épouvante* — Robert-Cliche 1981 — a subi les humeurs de la critique québécoise qui n'en a fait qu'une bouchée. Au bout

du fil, Lalonde causera d'écriture avec passion mais il ne dira rien sur un sujet devenu pour lui casse-gueule depuis qu'il a un jour exprimé tout haut ce que d'autres pensaient tout bas, et depuis également qu'il a claqué la porte des Quinze, éditeur du prix, au profit du Seuil. « C'est un prix formidable, laissera-t-il enfin tomber, mais très mal géré et qu'il faudrait absolument modifier car il y a là des promesses et des pièges. » Bonjour, bonsoir, merci.

De New York, où elle vit aujourd'hui, partageant son temps entre la rédaction de son prochain ouvrage et la traduction « alimentaire », Madeleine Monette livre un message analogue portant, cette fois, sur la nature même de ce prix qui fait tant jaser, parce qu'orienté, ces dernières années, vers la littérature populaire. « Et pourquoi pas, souligne la lauréate de 1980 — *Le Double Suspect*, qui sera suivi de *Les Petites Violences* — on ne doit pas compter seulement sur les Américains et les Français pour nourrir cette facette de l'imaginaire québécois. Toutefois, il faudrait peut-être indiquer que le Robert-Cliche est devenu le « Prix de la relève du roman populaire québécois » ! Ça simplifierait la tâche du jury et de la critique qui ne savent plus s'ils sont censés se retrouver devant de la « grande littérature » ou un bon roman de divertissement ! »

Chose certaine, ce n'est ni Chrystine Brouillet, ni Louise Leblanc qui se plaindront ici du glissement progressif du prix quant au genre d'écriture. Avec des best-sellers dont les tirages atteignent les 120,000 exemplaires pour le *Chère Voisine* de l'une, et les 75,000 pour le *37 1/2 AA* de l'autre, les lauréates de 1982 et 1983 ont toutes deux été propulsées vers Paris où, réussissant à écrire à plein temps grâce à leurs droits d'auteur et à des commandes spécifiques, elles fourbissent leurs armes pour un troisième roman. Brouillet, on le sait, privilégie le polar et publie aujourd'hui chez Denoël. Son association avec La Courte Échelle lui a de plus mérité le prix Aveline-Bélisle pour *Le Complot*, destiné au jeune public de la maison. Courtisée par les éditeurs d'ici et d'ailleurs, l'écrivain confie que « tous les prix sont bons à prendre, malgré que rien ne soit définitivement acquis. Devant sa page blanche, on se retrouve seule et le doute revient... »

Non, personne ne regrette son Robert-Cliche. Après tout, louangés ou éreintés, les ouvrages primés n'en ont pas moins connu un indéniable succès commercial. Leurs auteurs ayant profité d'un battage publicitaire à faire pâlir d'envie les lauréats du prix du Gouverneur général, les éclats de cette fête leur ont permis de se rendre visibles dans les méandres de la diffusion littéraire. « Ce qui fait que j'ai été beaucoup lue. Durant une année complète, mon roman s'est classé parmi les 10 premiers prix de lecture attribués dans les bibliothèques municipales de prêt », raconte Danielle Dubé. *Les Olives noires* de 1984 avait pourtant été comparé à de la piquette par le critique François Hébert. Une blessure non encore guérie pour l'auteur qui dit ressentir un épouvantable stress en songeant qu'elle récidivera sous peu avec un nouvel ouvrage dont le premier jet serait terminé.

Qu'on le veuille ou non, ce stress

du second roman, c'est le prix à payer quand le prix vous a donné accès au podium. Qu'importe, le jeu en vaut la chandelle, disent les « ex », ne serait-ce que pour stimuler la flamme de ceux et celles qui ont choisi de se colletter avec les mots quand les autres batifolent en ignorant tout de cette extase et de ce gouffre !

Pour Gaétan Brulotte qui, en 1979, a ouvert la porte au Robert-Cliche avec *L'Emprise*, « le prix remplit sa fonction. L'auteur est immédiatement porté à l'avant-scène. Je sais que beaucoup de pays envient le Québec de s'être doté d'un système de gratification original et intéressant où l'anonymat des candidats évite ces possibilités d'intrigues associées généralement à ce genre de manifestations ». Celui qui a aussi donné le coup d'envoi au prix Adrienne-Choquette en 1980 — *Le Surveillant* — vient de rééditer son Robert-Cliche revu et corrigé dans la collection « Poche/Québec » de Leméac, tandis que la traduction anglaise a fait son apparition chez Obeiron Press à Ottawa. Pour ce 17e salon du livre de Québec, l'auteur nous offre un deuxième recueil de nouvelles, *Ce qui nous tient* (Leméac).

Malgré qu'il ne remplisse pas ses promesses d'une promotion systématique à l'étranger — ainsi que l'a fait remarquer Danielle Dubé et



CHRISTINE BROUILLET, prix Robert-Cliche 1982.

Le ton est également à l'optimisme, voire à l'euphorie, du côté du prix Adrienne-Choquette. Le lauréat de cette année aurait écrit un livre remarquable et qui se démarquerait dans l'actuel paysage littéraire québécois. Selon Gilles Pellerin, attaché au comité de lecture, les candidats à ce prix de la nouvelle soumettraient des manuscrits faisant état d'une recherche de voies neuves et « qui prouvent une qualité de production supérieure que celle du roman ». Quoi qu'il en soit, certains de ces ex-Adrienne-Choquette ont récidivé dans un genre ou l'autre — on pense ici à Gaétan Brulotte, évidemment, mais aussi à Monique Proulx (*Sans coeur et sans reproche*, 1983, puis *Le Sexe des étoiles*, 1987) — tandis que des « deuxièmes prix » ont vu leur ouvrage publié : entre autres, Louis Jolicoeur (*L'Araignée du silence*) et Bertrand Bergeron (*Le Parcours improbable*).

Quant au prix Octave-Crémazie, le plus discret de tous comme le genre même qu'il couronne, il continue son petit bonhomme de chemin en attirant surtout des cégépiens et des universitaires férus de poésie. Bien que les textes primés témoigneraient d'un travail d'écriture intéressant, 90 % des manuscrits aborderaient, cependant, des thèmes éculés et une rédaction au premier niveau. C'est le poète Jean-Noël Pontbriand qui le dit en connaissance de cause puisqu'il a contribué à la mise sur pied du prix et qu'il a longtemps fait partie du jury. « Pour le lauréat, souligne-t-il, l'honneur n'est cependant pas à dédaigner car il y a toujours une question de prestige rattaché à ce genre de reconnaissance. Ça permet, entre autres, de publier plus facilement dans les revues littéraires. Et puis, pour une fois que la poésie rapporte des sous... »

À ces trois prix majeurs attribués au Salon international du livre de Québec, s'ajoutent le prix du Lieutenant-Gouverneur pour les auteurs de 16 à 20 ans, le prix Canada-Belgique décerné au Québec lorsque l'auteur dont il couronne l'oeuvre est du pays, et un petit dernier qui voit le jour cette année, « Le livre en tête », s'adressant aux étudiants des niveaux primaire et secondaire du Québec. « Une avalanche de manuscrits ! », s'émerveille Lorenzo Michaud pour qui il n'y a vraiment pas péril en la demeure, malgré les méchantes langues qui le soupçonnent de faire usage d'une comptabilité particulière quant au calcul des entrées à « son » salon du livre de Québec...



Photo Jacques Grenier

ROBERT LALONDE, prix Robert-Cliche 1981.

laissé sous-entendre Robert Lalonde — le Prix de la relève du roman québécois continue de séduire puisque, bon an mal an, les candidats soumettent entre 60 et 90 manuscrits. La récolte de 1988 offrirait, dit-on, des écritures mûres. « Une année faste », jubile Diane Saint-Onge, attachée de presse aux Quinze, qui n'éprouve aucune gêne d'avoir un jour déclaré que le prix échappait à l'éditeur. « Cela a permis de faire bouger les choses. Nous avons pu travailler de plus près avec une équipe d'ailleurs formidable. Un travail enrichissant. Le Robert-Cliche est en meilleure santé. »

Il serait peut-être bon, toutefois, de rappeler ici que la coédition anglaise du prix n'existe plus et que, Julliard ayant cédé sa place aux éditions du Rocher qui l'ont offerte à M. Picolet de La Table rase, c'est maintenant cette maison qui l'édite pour le marché européen.

LA LIBRAIRIE **Olivieri**

reçoit

MICHEL DEGUY

auteur de

Le Comité, confessions d'un lecteur de grande maison, (CHAMP VALLON 1988)

La Poésie n'est pas seule, (SEUIL 1988)

Le dimanche 17 avril de 14h à 17h

3527, rue Lacombe Montréal, H3T 1M2

Tél.: 739-3639 (Métro Côte-des-Neiges)



TAHAR DJAOUT



Afin de répondre à une commande éditoriale, un homme s'applique à écrire l'histoire d'une dynastie médiévale venue des confins du Sahara pour soumettre le Maghreb. Mais ressusciter le passé est une entreprise qui peut lâcher soudain sur le présent des hantises et des démons insoupçonnés.

Du même auteur *Les chercheurs d'os*

Seuil

Remise des prix littéraires

Le mardi 19 avril, 19 h
— Prix Robert-Cliche et 10e concours de la relève du roman québécois.

Le mercredi 20 avril, 13 h
— Concours littéraire « Le livre en tête », niveau primaire (40 écoles de la grande région de Québec).

Le mercredi 20 avril, 19 h
— Prix Octave-Crémazie, 9e concours de la relève de la poésie québécoise.

Le jeudi 21 avril, 13 h
— Concours littéraire « Le livre en tête », niveau secondaire (40 écoles de la grande région de Québec).

Le jeudi 21 avril, 18 h 30
— Prix Adrienne-Choquette, concours de la nouvelle.

Le jeudi 21 avril, 20 h
— Prix du Lieutenant-Gouverneur, concours pour jeunes auteurs.

LE DEVOIR VOUS OFFRE LA QUALITÉ
POUR INSÉRER UNE ANNONCE SOUS LA RUBRIQUE
CARRIÈRES ET PROFESSIONS **842-9645**

Collection hmh Jeunesse

Paul de Grosbois, Les initiés de la Pointe-aux-cageux, (2e édition) 8,50 \$

Madeleine Gaudreault-Labrecque, Le secret de la pierre magique, (2e édition) 8,95 \$

Denis Côté, Les parallèles célestes (3e édition), 8,95 \$

et de nombreux autres titres...

Disponibles chez votre libraire.



éditions hurtubise hmh ltée

2050, rue de Bleury, bureau 500
Montréal (Québec) H3A 2J4,
Tél.: (514) 288-1402





Photo Jeannot Lévesque

JEAN-CLAUDE LAROCHE, président-directeur général des éditions JCL, inc., de Chicoutimi.

L'événement «Place aux poètes»



Photo Jacques Grenier
SUZANNE PARADIS.

LORI SAINT-MARTIN

QUÉBEC — Le 17e Salon international du livre de Québec réserve aux poètes un rôle des plus importants. Chaque soir, à 21 h, sur les deux scènes du Centre municipal des congrès, on fera «place aux poètes».

Onze auteurs présenteront leurs poèmes au public : les Québécois Gerald Godin, Suzanne Paradis, Alphonse Piché, Marie Laberge, Guy Cloutier, Dominique Lauzon et Hélène Monette, les Ontariens Jacques Flamand et Gaston Tremblay, l'Américain Zachary Richard, et le poète-chansonnier allemand Christof Stahl.

L'événement tombe pile, d'autant que les poètes, à Québec, ont peu de lieux où ils peuvent se faire entendre. Depuis la quasi-disparition des «nuits de la poésie» qui ont marqué le paysage littéraire des années 70, depuis l'interruption aussi des soirées du café Temporel, la poésie ne semble plus soulever les foules, elle qui pouvait rallier tout un peuple à l'époque de *L'Homme rapaillé* ou de *Speak white*.

Que devient la poésie, art qu'on associe généralement à une élite, au sein d'une manifestation populaire comme le salon du livre ? Au fait, le grand public s'intéresse-t-il à la poésie ?

Oui, affirme Gerald Godin, à condition qu'on lui parle des thèmes dans lesquels il se reconnaît : la vie quotidienne, l'amour, le pays. La poésie peut sortir alors du «ghetto des initiés» et circuler librement dans la société.

Marie Laberge, écrivain et peintre de la région de Québec (à ne pas confondre avec la dramaturge du même nom), croit que la poésie touche avant tout les gens qui sont eux-mêmes poètes. Toutefois, le fait de lire des textes en public peut entraîner les spectateurs «vers d'autres mondes» et nous aider tous à redécouvrir la poésie. Marie Laberge a la conviction que le salon du livre peut «ouvrir l'âme des gens à la poésie».

Le salon du livre met les poètes au centre de l'événement, fait remarquer Suzanne Paradis, au lieu de les cantonner dans un lieu réservé aux initiés. Une telle initiative offre aux poètes «une présence plus vaste, plus populaire». Gerald Godin se réjouit aussi de voir la poésie «sortir enfin de la prison des livres» et prendre la parole.

La formule retenue par le salon du livre devrait permettre, espère-t-on, de rejoindre la population : une entrevue avec chacun des poètes, que prolonge la lecture de quelques textes bien choisis, le tout ne durant qu'une demi-heure.

«Emballage» assez bien pensé, de l'avis de Suzanne Paradis. Le grand public, croit-elle, «n'est pas réfractaire» à la poésie, mais il a besoin d'y voir autre chose qu'un «guet-apens intellectuel». Il faut créer une ambiance, une attraction, «retrouver les gens en plein cœur de la poésie, là où ils sont déjà».

La simple lecture de textes risque d'être aride, poursuit Suzanne Paradis, étant donné que la plupart des gens éprouvent «une résistance à l'écoute de la poésie» et s'en lassent vite. Une entrevue bien faite est plus conforme aux goûts du public.

Chaque soir, pendant la demi-heure que durera l'événement, on n'entendra donc qu'un ou deux poètes. Suzanne Paradis trouve la formule heureuse, car elle n'aime pas les longs défilés d'auteurs : «On risque alors d'annuler un poète par l'autre». Au salon du livre, les poètes devraient avoir le temps de faire entrer les gens dans leur «monde intérieur».

Qu'attendent les auteurs de leur présence au salon ? Marie Laberge parle d'une rencontre importante qu'on offre aux poètes, d'un «geste gratuit» de la part des organisateurs. Suzanne Paradis y voit une sorte de «corvée» : les gens sont dif-



Photo Radio-Québec
ZACHARY RICHARD.

Jean-Claude Larouche: un éditeur en quête d'auteurs

JULIE STANTON

FRANCFORT, Paris, Montréal, Rimouski, Sherbrooke et autres... Jean-Claude Larouche ne rate aucun salon du livre. Bien sûr, il y fait des affaires, mais son voyage sera surtout réussi s'il revient avec huit ou neuf manuscrits en poche.

L'éditeur de *Les Valises rouges* et du best-seller *Des fleurs sur la neige* — 61,000 exemplaires vendus, dont 26,000 chez Québec-Loisirs — consacre, en effet, beaucoup de temps et d'efforts à recruter de nouveaux auteurs pour sa jeune écurie, les éditions JCL, inc., de Chicoutimi, qui fête cette année 10 ans d'existence. «Ma place dans un salon, dit-il, est derrière le stand où je suis tout à fait disponible pour rencontrer ceux et celles qui se promènent avec leur manuscrit sous le bras. Ces gens-là ne viennent pas pour discuter avec un commis ou un sous-commis de l'édition. Ce qu'ils veulent, c'est rencontrer personnellement l'éditeur prêt à leur faire assez confiance pour au moins lire leur texte.»

L'unique maison d'édition agréée pour la région 02, Saguenay-Lac-Saint-Jean, compte actuellement à son crédit plus de 52 titres et neuf devraient voir le jour d'ici 1989, soit : un recueil de poésie amérindienne, trois romans, un dictionnaire spécialisé, un glossaire régional, un essai et deux témoignages. Avec, comme projet, la publication d'une «locomotive», tel un almanach populaire régional.

«Et pourquoi pas, si ce titre réussit à assurer une rentrée financière me permettant de soutenir le personnel permanent de la maison», souligne M. Larouche, qui, dans cette jungle de l'édition, n'aurait aucune fausse honte à se mettre en bouche le célèbre «parlez de moi en bien ou en mal, mais parlez de moi !». Lui qui se retrouve sur la place publique grâce au battage publicitaire entourant l'affaire des sœurs Lévesque, et à la suite également de cet incident de parcours soulevé dans *La Presse* par le critique Réginald Martel. Une histoire de plagiat supposément commis par Louise Denis-Labrie (*On m'a volé mon fils*) sur le livre de l'auteur Marceline Claudais (*Un jour les juments vont parler*, éditions de Mortagne). La cause est devant les tribunaux.

«Aux yeux de mes détracteurs, je suis devenu un mauvais éditeur. Personne, cependant, n'est à l'abri de ce genre de chose, à moins d'avoir parcouru l'ensemble de la production littéraire des dernières années !», s'insurge l'auteur d'*Alexis le Trotteur*, *athlète ou centaure* ?, publié en 1971 par les éditions du Jour. C'est, d'ailleurs, la réappropriation des droits



Photo Jacques Grenier
GÉRALD GODIN.

faciles à rejoindre et fort éparpillés. Elle espère tout de même faire passer quelque chose de la motivation qui la pousse à écrire, et retirer de l'événement une «chaleur humaine» dont elle a besoin pour écrire. Plus positif, Gerald Godin évoque le «feu d'artifice» qu'allumera la poésie au cœur du salon.

Bref, l'expérience vaut la peine d'être tentée, croit-on du côté des poètes. Au public maintenant de dire si, dans la vie de tous les jours, la poésie — et les poètes — a toujours sa place.

de ce titre qui a donné l'idée à Jean-Claude Larouche d'ouvrir sa propre maison en rééditant, sept ans plus tard, son *Alexis* dont 16,000 exemplaires couraient déjà le Québec.

Au fil des ans, les titres se sont ajoutés aux titres et le violon d'Ingres de Jean-Claude Larouche s'est transformé en véritable passion. Privilégiant une production populaire, mais ouvert à tout ce qui est susceptible d'amener de l'eau au moulin et d'enrichir son fonds littéraire où poésie, littérature enfantine et bande dessinée ont aussi leur place, l'homme d'affaires ne néglige rien pour accroître la visibilité et la viabilité de sa maison, «un commerce, dit-il, qu'il faut évaluer avec des lunettes spéciales».

Ainsi qu'on peut le lire dans une pochette de presse spécialement destinée à Radio-Québec — «les chercheurs aiment parfois alimenter une émission d'un certain exotisme régional !» — l'éditeur fait ici référence aux éléments reliés au fait justement d'opérer en région, soit : l'éloignement des bassins importants d'auteurs et la distance entre les médias d'information provinciaux, la gêne qu'éprouveraient plusieurs auteurs à se présenter dans une maison d'édition n'ayant pas pignon sur rue dans la métropole, des coûts de transports élevés, des dépenses de voyages supplémentaires et, bien sûr, une population locale réduite, tant en termes de lecteurs que d'auteurs.

Mais tout cela n'a pas empêché notre éditeur de vendre plus de 160,000 exemplaires de sa production, de porter son chiffre d'affaires à quelque \$ 300,000 et de recruter bon nombre d'auteurs hors région qui le courtiseraient, entre autres, pour la qua-

lité de sa mise en marché — au fait, les éditions JCL sont distribuées par Québec-Livres... — et l'attention toute particulière apportée aux manuscrits pour lesquels il offre, moyennant un léger déboursé, une analyse littéraire fouillée, effectuée par un comité de lecteurs professionnels. Au cours de ses pérégrinations outremer, Jean-Claude Larouche a également amorcé des ententes prometteuses avec deux maisons françaises et une maison belge dont l'une a déjà manifesté son intention de tra-

duire en néerlandais *Des fleurs sur la neige*, un témoignage sur l'enfance maltraitée.

Mais ce qui fait rêver M. Larouche pour le moment, c'est la publication prochaine d'un dictionnaire spécialisé sur l'oeuvre de Nostradamus. Un travail de titan, paraît-il, réalisé par Michel Dufresne qui aurait mis plus de 15 ans à le peaufiner. Son éditeur en parle avec tant de passion qu'on se risquerait à y voir un deuxième best-seller pour les éditions JCL de Chicoutimi. À suivre...

ANTONIO SKÁRMETA



«Ce petit livre est un grand roman».
Jean Royer
(Le Devoir)

«Je ne sais pas comment vous dire qu'*Une ardente patience* est le plus beau livre que j'ai lu cette année».
Pierre Foglia
(La Presse)

Du même auteur:
T'es pas mort (Points-Virgule/Seuil),
Le cycliste de San Cristobal (Points-Virgule/Seuil).

ANTONIO SKÁRMETA
rencontrera ses lecteurs et
lectrices et signera ses romans
à la librairie
LIRELIRE
1333, Van Horne
Outremont H2V 1K7
277-0457
le dimanche 17 avril
à partir de 15h

Seuil

Les pays représentés à Québec

AFRIQUE :
Algérie
Bénin
Cameroun
Congo
Côte-d'Ivoire
Mali
Maroc
Niger
Sénégal
Tunisie
Zaire

Belgique
France
Grèce
Italie
Pays-Bas
Suisse
URSS

AMÉRIQUE :
Canada
États-Unis

ASIE :
Chine
Liban
Pakistan

EUROPE :
Allemagne
Angleterre



Suzanne Jacob
signera
**LES AVENTURES
DE POMME DOULY**

Samedi le 23 avril de 15h00 à 16h00
et de 19h00 à 20h00 et dimanche
le 24 avril de 14h00 à 15h00.

Esther Croft
signera
**LA MÉMOIRE
À DEUX FACES**

Jeudi le 21 avril de 15h30 à 16h30,
vendredi le 22 avril de 20h00 à 21h00
et dimanche le 24 avril de 12h00 à 13h00.



BORÉAL — Stands 201 et 214



Photo Anaik Frantz / Le Seul

SIMONE SCHWARZ-BART : « Je suis un écrivain de la mémoire, pas de l'instantané... »

Simone Schwarz-Bart: l'aventure de devenir quelque chose...

YVES MARGRAFF
collaboration spéciale

PARIS — Lorsque, récemment, deux confrères français métropolitains lui ont demandé, de but en blanc, si elle préférerait parler le français ou le créole, Simone Schwarz-Bart, qui sera cette année au Salon international du livre de Québec, a eu cette réponse exemplaire : « C'est très simple : j'ai épousé un Blanc. Pourquoi ? Parce que la première fois que je l'ai rencontré, il m'a parlé en créole. S'il ne s'était pas exprimé ainsi, j'aurais passé mon chemin... Il n'y a pas de plus bel acte d'amour. »

C'est en 1959 que la belle Guadeloupéenne a rencontré André Schwarz-Bart. En prenant mari, elle a pris un nom (son acte d'amour à elle ?) qui souvent étonne les Européens quand ils découvrent, à la télévision ou en photo, son visage à la fois grave et rieur d'authentique Antillaise dont, incidemment, on a peine à croire qu'elle aura 50 ans avant Noël !

Simone Schwarz-Bart a fait ses études

à Pointe-à-Pitre, puis à Paris et à Dakar, ce qui explique sans doute comment elle a su, si habilement, faire la synthèse des différents aspects de sa culture franco-créole et de sa négritude.

Son premier livre, elle l'a écrit en collaboration avec son mari : *Un plat de porc aux bananes vertes* (1967). Depuis, elle a signé (1972) *Pluie et vent sur Tulumée-Miracle* que les lectrices du magazine *Elle* ont couronné l'année suivante. Quelques années de silence, puis en 1979, *Ti-Jean l'horizon* qui sera honoré, en 1980, du prix Méridien des quatre juries.

Simone Schwarz-Bart est un auteur « rare », regrettent ses sincères admirateurs. Elle s'en est expliquée franchement à l'hebdomadaire *L'Événement du jeudi*, à la fin de l'année dernière : « Je ne peux pas écrire n'importe quoi, n'importe quand. Je suis un écrivain de la mémoire, pas de l'instantané. » Et puis, ajoute-t-elle, « il ne suffit pas d'écrire les Antilles. Il faut aussi les vivre avec une passion ludique. Il faut comprendre ce que nous vivons

actuellement, c'est un moment historique passionnant. Ce que nous vivons n'est pas achevé. C'est en train de devenir... Nous en avons fini à la fois avec l'Afrique originelle et avec l'Occident mythique... »

Sa dernière œuvre, *Ton beau capitaine*, est une pièce de théâtre. Une pièce qui tient en 58 pages, denses de réalité caribbe. C'est à l'occasion de sa représentation, l'automne dernier, au Festival des francophonies de Limoges (dont il fut, à l'époque, largement question dans LE DEVOIR) que la francophonie tout entière a découvert Simone Schwarz-Bart, « bien avant Paris, la francophonie », serait-on tenté d'écrire à la manière d'un homme de théâtre limousin, tant il est vrai qu'à part quelques rares spécialistes de la véritable ouverture culturelle, les milieux littéraires de la capitale française ont tendance à ignorer ceux qu'on ne rencontre pas souvent dans les salons de la Rive gauche ou sur le plateau d'Apostrophes !

Lors du festival de Limoges, Simone Schwarz-Bart a rencontré « un public passionné, comme aux Antilles, et beaucoup d'Africains grâce auxquels j'ai vraiment compris que notre culture était entrée, pour de bon, dans l'universel ». Elle y

a aussi rencontré des Québécois qui étaient, l'an dernier, particulièrement présents à Limoges, notamment le théâtre du Repère, les Robert Lepage, René-Daniel Dubois et autres Michel Garneau dont les œuvres, elles aussi, ont atteint désormais à l'universel.

Et l'on se prend à espérer que, durant son séjour québécois, Simone Schwarz-Bart puisse rencontrer un autre auteur canadien-français de talent : Antonine Maillet. Car les deux femmes ont su, mieux que quiconque, témoigner du « grand déracinement » vécu par leurs peuples respectifs. L'auteur de *Ton beau capitaine*, expliquant sa pièce à un critique du magazine *Révolution*, confiait précisément : « L'histoire des Antillais est une histoire d'exil, l'histoire de la grande rupture, et même du vide puisque notre naissance, en tant que peuple, vient de cette espèce de grande déportation. L'exil n'est jamais volontaire. Il est toujours imposé de l'extérieur... Notre histoire, c'est l'histoire de la grande faille et de la séparation. La séparation, c'est le risque de ne rien du tout. Ou alors l'aventure de devenir quelque chose et c'est finalement notre aventure à nous autres, Antillais. »

Kenizé Mourad: la fille de la princesse morte est bien vivante

YVES MARGRAFF

PARIS — Il n'aura pas fallu moins de quatre ans de recherche et 600 pages d'écriture à Kenizé Mourad pour retrouver son passé, pour conforter son présent et pour assurer son avenir.

Aucune des psychanalyses auxquelles la fille de *La Princesse morte* s'est livrée, cœur et cerveau liés, au cours des années, ne lui aura permis d'atteindre à la sérénité qui est aujourd'hui la sienne, vers la fin d'une quarantaine heureusement marquée par le succès.

L'ancienne documentaliste devenue journaliste au *Nouvel Observateur* s'est révélée, l'an dernier, un écrivain majuscule dont le premier coup fut assurément un coup de mai-

tre. Rarement aura-t-on lu lettre ouverte d'un enfant à ses géniteurs qui soit à la fois aussi chargée d'amour que révélatrice d'atavismes multiples. Tout cela est écrit et décrit dans une langue parfaite; les décors, costumes et accessoires sont plus vrais que nature, et l'on est impatient de voir revivre la princesse morte sur écran géant.

Le public ne s'y est pas trompé qui a fait à *De la part de la princesse morte* (chez Laffont, 270.000 exemplaires jusqu'ici) un accueil enthousiaste depuis l'été dernier. Quant aux critiques, même ceux qui flirtent avec l'élitisme et qu'agacent toujours un peu, de ce fait, les succès dits populaires, ils n'ont pu que reconnaître l'immense talent de la fille

de Selma et du rajah de Badalpour. Même les journalistes spécialisés ont noté, non sans parfois quelque jalousie amertume, la profonde connaissance du Moyen-Orient et du sous-continent indien qu'illustre le roman vrai de Kenizé Mourad.

Et quand on rencontre l'auteur, dans l'appartement du quartier des Invalides où elle semble se s'être installée que provisoirement, on se prend à penser à Selma, même si Kenizé affirme ressembler davantage à son père indien.

Pourtant, elle « fait » très occidentale, l'arrière-petite-fille de Mourad V. Il est vrai qu'elle a été élevée chez les soeurs, avenue Bosquet. Elle a fait aussi quelques séjours dans le canton de Fribourg, dans la famille des diplomates suisses à qui la confia la fidèle ennuie Agha à la mort de Selma. C'est en Sorbonne qu'elle a étudié la sociologie et la psychologie. Petite fille, elle a habité rue Saint-Dominique. C'est de sa fenêtre qu'elle a découvert, à l'âge où l'on ne va guère au restaurant, le décor de La Fontaine de Mars où elle imagine le début des amours de sa mère avec l'Américain auquel, par discrétion, elle a inventé le nom de Harvey Kerman.

Et si sa mère avait réussi à la faire ressembler à Harvey ? On a presque envie d'y croire, tant la princesse fut éprise de cet homme si différent de tous ceux qu'elle rencontra avant son arrivée à Paris. Elle a tant voulu que cet enfant, qu'elle portait depuis trois mois seulement lorsqu'elle a rencontré l'Américain, soit, rétrospectivement, le fruit de ses amours plus heureuses que coupables. De jour en jour, en observant le

visage de sa petite fille toute neuve, ne se convainc-t-elle pas d'y retrouver les traits de son amant retourné aux États-Unis ?

En épilogue à l'histoire de sa mère, Kenizé Mourad confie que, « pour m'en rapprocher encore davantage, pour la retrouver, j'ai fait confiance à mon intuition et à mon imagination ». C'est à cette imagination, nécessairement, qu'elle a dû faire appel pour reconstituer ces scènes intimes qui n'ont eu aucun témoin. Alors ? Le père du *petit trésor* (Kenizé, en turc) ne serait-il pas originaire du Midwest ?

« Oh non !, s'empresse-t-elle de répondre, les dates ne correspondent absolument pas. » L'interlocuteur n'est pas sûr de ne pas avoir noté une nuance de regret dans l'expression de cette impossibilité.

Kenizé Mourad avait un peu plus de 20 ans lorsqu'elle a fait la connaissance de son vrai père, le rajah Amir. Ce fut un choc, c'est le moins qu'on puisse dire. « Étudiante à Paris, vaguement trotskiste à l'époque, j'ai débarqué là-bas dans un milieu féodal. » En dépit de relations plutôt sympathiques avec ses demi-frères, dont Muzaffar Ali, cinéaste notoire, la jeune fille *plus jeans que sari* aura bien du mal à s'habituer à ne sortir qu'en voiture aux vitres closes de rideaux. Un de ses professeurs parisiens finira par la rappeler sous prétexte d'examen. « En France », lui dit encore son père qu'elle a revu cet hiver, « vous faites ce que vous voulez; en Inde, vous faites ce que je veux. »

On comprend Selma d'être venue faire son bébé à Paris ! Quel dommage qu'elle y soit morte avant d'avoir 30 ans.



Photo Alain Canu

KENIZÉ MOURAD : « En France, lui dit son père, vous faites ce que vous voulez; en Inde, vous faites ce que je veux. »

Les auteurs au salon

LE MARDI 19 AVRIL :

- 19 h : **Ariette Cousture** (éditions Québec/Amérique, stand C-564) — scène, salle des Congrès.
- 19 h : **Gérard Blais** (éditions Le Griffon d'argile, stand A-119) — scène, salle Québec.
- 19 h 30 : **Gratien Gélinas** (éditions Leméac, stand 111-112) — scène, salle des Congrès.

LE MERCREDI 20 AVRIL :

- 15 h : rencontre avec **Anna Gëramis**, lauréate du prix du Conseil de la Communauté française de Belgique 1987 — scène, salle des Congrès.
- 15 h 30 : **Jeannette Bertrand** (éditions Québec-Agendas, stand A-502).
- 16 h : **Alain Absire**, prix Fémina 1987 (éditions Calmann-Lévy, stand F-201) — scène, salle des Congrès.
- 16 h 30 : **Madeleine Ferron** (éditions du Boréal, stand FF-201) — scène, salle des Congrès.
- 16 h 30 : **Melvin Gallant** — scène, salle Québec.
- 17 h 30 : **Monique Serey** (éditions Albin Michel, stand F-302) — scène, salle Québec.
- 18 h 30 : **Danielle Starenkyj** (éditions Orion, stand A-124) — scène, salle des Congrès.
- 19 h 30 : **Guy Désilets** et **Claude Jasmin** (éditions Guérin, stand A-101) — scène, salle des Congrès.
- 20 h 30 : **Alain Absire**, prix Fémina 1987 (éditions Calmann-Lévy, stand F-302) — scène, salle des Congrès.

LE JEUDI 21 AVRIL :

- 13 h 30 : **Michel Noël** et l'illustratrice **Joanne Ouellet**, (Papeterie Saint-Gilles, stand A-210) — scène, salle Québec.
- 14 h : **André Moreau**, (Louise Courteau, editrice stand A-332) — scène, salle Québec.
- 14 h 30 : **Madeleine Gaudreault-Labrecque** (éditions Hurtubise/HMH, stand A-587) — scène, salle Québec.
- 15 h : **Jean-Michel Lienhardt** (éditions Paulines, stand C-106) — scène, salle des Congrès.
- 15 h 30 : **Yves Gélinas** (éditions Leméac, stand A-111) — scène, salle des Congrès.
- 16 h : **Aude** (éditions du Roseau, stand 333) — scène, salle Québec.
- 16 h 30 : **Esther Croft** (éditions du Boréal, stand A-202) — scène, salle Québec.
- 18 h : **Michel Dorais** (VLB éditeur, stand A-505) — scène, salle Québec.

LE VENDREDI 22 AVRIL :

- 13 h 30 : **Marthe Gagnon-Thibodeau** (éditions JCL, stand C-518) — scène, salle des Congrès.
- 13 h 30 : **Monique Serey** (éditions Albin Michel, stand F-302) — scène, salle Québec.
- 14 h : **Victor-Lévy Beaulieu** (éditions Stanké, stand A-545) — scène, salle des Congrès.
- **Lucie Duchesne** (éditions Héritage, stand B-331) — scène, salle Québec.
- 15 h : **Francine d'Amours**, prix Guérin 1987 (éditions Guérin, stand A-103) — scène, salle des Congrès.
- 16 h : **Alain Absire**, prix Fémina 1987 (éditions Calmann-Lévy, stand F-201) — scène, salle des Congrès.
- 17 h 30 : **Jocelyne Robert** (éditions de l'Homme, stand F-302) — scène, salle Québec.
- 18 h 30 : **Jean-Claude Paquet** (éditions de l'Homme, stand F-302) — scène, salle des Congrès.
- 20 h : **Francine Noël** (VLB éditeur, stand A-505) — scène, salle Québec.
- 21 h 30 : **Placide Gaboury** (éditions de Mortagne, stand A-228) — scène, salle des Congrès.

LES ÉCRITS DES FORGES
C.P. 335
Trois-Rivières, Québec G9A 5G4

nouveautés

HUGUETTE BERTRAND, <i>Par la peau du cri</i>	5,00\$
PAUL CHAMBERLAND, <i>Phoenix intégral</i>	8,00\$
FRANÇOIS de CORNIÈRE, <i>Tout doit disparaître</i>	10,00\$
RINA LASNIER, <i>L'ombre jetée I</i>	12,00\$
ANDRÉ LAUDE, <i>L'oeuvre de chair</i>	10,00\$
DOMINIQUE LAUZON, <i>Portraits du souffle possible</i>	5,00\$
JEAN MALRIEU, <i>Chronique au temps qu'il fait</i>	10,00\$
SERGE MONGRAIN, <i>L'oeil de l'idée</i>	5,00\$
JEAN-LUC PARANT, <i>Le génie des yeux</i>	10,00\$
DENIS VANIER, <i>L'épilepsie de l'éteint</i>	8,00\$

en rappel

DONALD ALARIE, <i>petits formats</i>	5,00\$
YVES BOISVERT, <i>Gardez tout</i>	8,00\$
JEAN-PAUL DAOUST, <i>Suite contemporaine</i>	8,00\$
LOUIS JACOB, <i>Des noirceurs du corps</i>	5,00\$
JACQUES JOSSE, <i>Talc couleur océan</i>	8,00\$
GILBERT LANGEVIN, <i>Au plaisir</i>	5,00\$
JEAN LEDUC, <i>Paris</i>	5,00\$
HÉLÈNE MONETTE, <i>Montréal brûle-t-elle?</i>	8,00\$
ALPHONSE PICHÉ, <i>Sursis</i>	
BERNARD POZIER, <i>Gatien Lapointe</i>	12,00\$
ANDRÉ ROY, <i>L'accélérateur d'intensité</i>	8,00\$
Grand Prix de Poésie de la Fondation Les Forges 1987	
Coéditeurs: Le Castor Astral	
COLLECTIF, <i>Poètes québécois contemporains</i>	8,00\$
Collectif de 27 poètes sur vidéo réalisé en coédition avec le Collège de Sainte Foy.	
Le vidéo est distribué par: Parlimage (514) 288-1400	

Diffusion: Prologue
en librairies (514) 332-5860

Autres: DCR
(819) 376-5059

la bonne forme à votre portée !

PARTICIPATION
vous présente

EXPRES

Un nouveau guide de conditionnement physique...

GRADUEL • PRATIQUE • CLAIR • FACILE À SUIVRE

MARCHE
COURSE À PIED
BICYCLETTE
NATATION
SAUT À LA CORDE
SKI DE FOND
PATINAGE
RAQUETTE

• des exercices pour le développement de la force et de l'endurance musculaire
• des exercices d'assouplissement

...la bonne forme pour aussi peu que 6,95\$

ÉDITIONS DU TRÉCARRÉ



Les rêves d'enfant d'Alain Absire

YVES MARGRAFF
collaboration spéciale

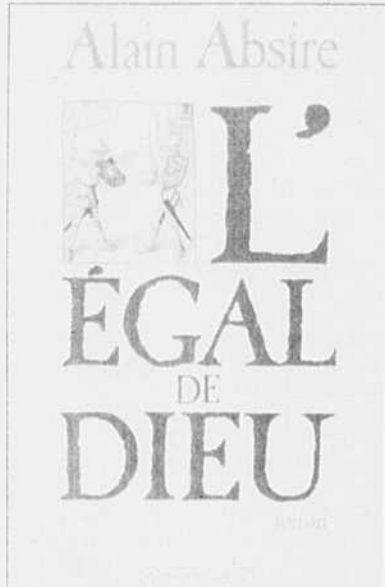
PARIS — De *L'Égal de Dieu*, qui lui valut le prix Fémina 1987, Alain Absire révèle, d'emblée, qu'il s'agit d'un roman... autobiographique. Cette déclaration ne manque pas de surprendre (à première vue seulement) le lecteur émerveillé par ce récit dont l'auteur a si bien su reconstituer le temps, le lieu et l'action de la Normandie du XI^e siècle, et nous décrire tout cela dans une langue joliment plausible, sinon (et pour cause de nécessaire compréhension !) absolument authentique.

Lui-même originaire de Normandie, où il est né 937 ans après Odilon de Bernay, Absire a tout naturellement choisi ses héros parmi ceux, nombreux dans le duché de Robert le Magnifique, dont les exploits ont bercé ses rêves d'enfant. La passion que le jeune futur chevalier de Bernay éprouvera pour son maître, Liébaud de Malbray, « vainqueur d'Auxerre », durant la campagne contre les Frisons, est issue, elle aussi, des fantasmes du gamin pubère aussi indécis que tout humain de son âge sur l'orientation de son amour-admiration.

En choisissant de faire vieillir Odilon de 40 ans et de lui faire prendre la bure de l'humilité avant que ne débute son récit, l'auteur, délibérément, le fait juger de son passé d'adolescent. Et le lecteur témoin se prend à le trouver bien trop sévère quand il confesse la « trahison » du jeune homme.

Car le héros n'a jamais qu'une quinzaine d'années lorsque commencent ses aventures et qu'il est confronté avec « la sauvagerie des combats, la rigueur du climat mais aussi l'intimité des heures nocturnes, passées à deux, enroulés dans le même drap de laine ».

Curieusement (heureusement ?), Alain Absire est moins sévère que le vieux moine à qui il a prêté « la plume de roseau ». S'agissant de la jalousie qui mine Odilon lorsqu'il s'aperçoit de l'attirance du seigneur de Malbray pour la petite paysanne d'Arques, l'écrivain l'explique avec beaucoup de naturel : « C'est l'âge où l'on est entier, l'âge du tout ou rien. » Et l'on sent très bien qu'Alain Absire, qui vient d'avoir 38 ans, n'a pas oublié son adolescence. À ses yeux moins vieillis que ceux du moine « à la male vue », les petites lâchetés que l'on commet à 15 ou 16 ans ne sont que le contrepoint des grandes gentilles, le contrepoids des grands engagements, le contrecœur des jeunes passions.



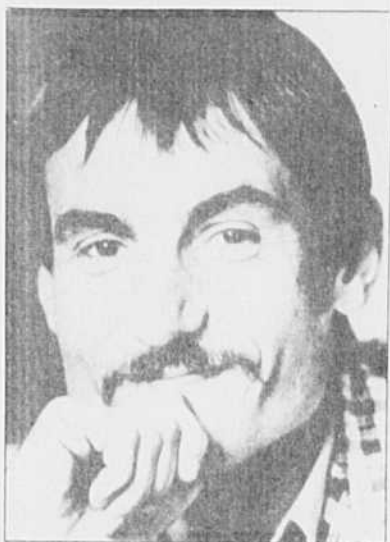
Mais, alors, pourquoi ce jugement si sévère rendu en 1070 par le vieux religieux dont « l'acte de pénitence se transforme en acte d'orgueil ». Là, l'auteur se retranche derrière « la liberté de ses personnages que l'on ne contrôle pas entièrement à mesure qu'ils se façonnent ».

Depuis longtemps déjà, Alain Absire envisageait de prêter son imagination enfantine au romancier qu'il est devenu. « Mais je n'ai pas voulu faire un simple récit de souvenirs. » Son tempérament d'homme de théâtre (à 18 ans, il a fondé sa propre troupe) explique, peut-être, l'ampleur dramatique de son spectaculaire récit.

Cette dimension, on la trouvait déjà dans *Lazare ou le grand sommeil* : même souci de reconstitution fidèle, d'authenticité de langage, de recherche aussi d'une nouvelle vérité religieuse. « Sitôt achevée la rédaction, confie Alain Absire, j'ai fait un voyage en Israël. Et, en visitant les lieux où se déroule l'action, j'ai voulu contrôler l'exactitude de mes descriptions. » Il ajoute, légitimement fier, qu'il ne lui a fallu corriger « qu'un ou deux détails » avant de donner le « bon à tirer » de son roman.

L'auteur précise que son histoire du « ressuscité de Béthanie » représente le premier volet d'une trilogie très personnelle. *L'Égal de Dieu* en constitue le deuxième. Le troisième ? Il est en préparation. Le triptyque sera complet lorsqu'Alain Absire aura mis le point final à cet autre roman que lui a inspiré, outre ses souvenirs personnels, la vie de Molière. Ce sera sa façon de « finir de me réconcilier avec le théâtre », activité dont il s'est éloigné dans des circonstances (tristes ?) qu'il préfère ne pas commenter.

Mais Alain Absire est un écrivain de son temps. Il est né dans le « village global » de l'audiovisuel comme de nombreux auteurs de sa génération qui, sans l'annoncer d'emblée de



ALAIN ABSIRE, prix Fémina 1987.

crainte peut-être de forcer le destin, caressent légitimement l'espoir que leur oeuvre sera portée aux écrans, le petit, le grand ou, mieux encore, les deux !

Avec *L'Égal de Dieu* comme avec ses autres ouvrages, on est en face d'oeuvres fortes, fourmillantes de toutes les qualités dont le prolifique romancier n'a plus à faire la preuve. Dans le même temps, on se prend à imaginer le merveilleux film « d'époque » qu'un habile réalisateur pourrait tirer de ce récit aussi passionnant que bien documenté. D'autant plus « facilement » qu'Absire, en Normand familier des lieux, les a décrits avec une précision rare.

En situant, par exemple, de déci-

sifs combats à Arques, sur les hauteurs de Dieppe (qui s'appelaient alors Deep, comme profond), Absire prouve qu'il connaît bien l'histoire de sa province. « Les Frisons attaquent à l'aube... La brume [...] paraissait avoir porté le pays entier au milieu des nuages... » Or c'est précisément la brume, fréquente encore aujourd'hui sur les bords de la Béthune, qui faillit coûter à... Henri IV, en 1589, sa victoire sur les ligueurs de Mayenne, dans cette localité qui, depuis, se nomme Arques-la-Bataille. Alain Absire, en scénariste de talent, a tout simplement transposé au XI^e siècle la météo du XVII^e !

C'est pour la scène que le prix Fémina 87 avait commencé d'écrire *La Cité obligatoire*, montée, en 1976, par le théâtre de l'Escapade. En 1977, il publie (Libres-Hallier/Albin Michel) *L'Homme disparu*. Absire, qui se présente volontiers comme « un passionné d'imaginaire », donne bientôt au même éditeur le *Roman d'une ville en douze nuits*. En 1980, Calmann-Lévy publie son *Gregory Strass* qui reprend le thème, l'intrigue et les dialogues de *La Cité obligatoire*. En 1982, *Un vieux fusil italien dont plus personne ne se sert* ne sera pas inutile à sa notoriété ! L'année suivante, *Vasile Evanesco, l'homme à tête d'oiseau* lui vaudra son premier véritable succès public, couronné par le prix Libre. En 1984, *118, rue Terminale* fait suite au *Roman d'une ville en douze nuits*. Un an plus tard, c'est *Lazare* dont on avait parlé déjà pour le Renaudot et le Fémina. En août 87, enfin, *L'Égal de Dieu* lui fait remporter le Fémina et... 200,000 exemplaires !

AGOTA KRISTOF



AGOTA KRISTOF
LA PREUVE

Agota Kristof
Le grand cahier

AGOTA KRISTOF
rencontrera ses lecteurs et lectrices
et signera ses romans

à la librairie

du Square

3453 St-Denis, Mtl. H2X 3L1

Métro Sherbrooke

Tél.: 845-7617

le dimanche 17 avril

de 15 h. à 16 h.

Seuil

UNE SAISON DE SUCCÈS



CLAUDE JASMIN

Les coeurs empaillés

Dans une édition de luxe

- Dix portraits de femmes
- Un recueil superbement illustré par l'auteur
- Une réédition attendue d'un classique québécois

176 p. — 25 x 21,5 cm — 20 \$

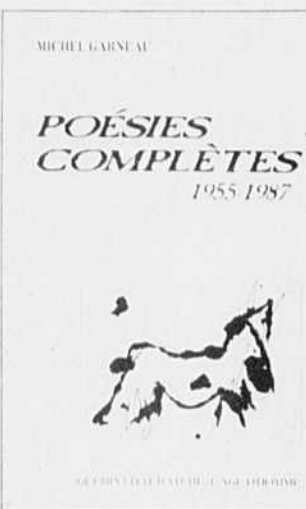


DANIEL GAGNON

Ô ma source!

Ce roman d'imagination est une invention à quatre voix. Un pasteur rédige son journal tout en poursuivant une correspondance avec sa femme, sa fille et son évêque qui, à leur tour, lui répondent. Tous ensemble, ils composent une oeuvre sensuelle, mystique et inspirée.

192 p. — 12,95 \$



MICHEL GARNEAU

Poésies complètes
1955-1987

Une somme poétique capitale dans l'histoire de la littérature québécoise dont la critique a, depuis l'origine, vanté l'originalité, la force virile, l'authenticité et la généreuse émotion.

772 p. — 30 \$



PLUS DYNAMIQUE QUE JAMAIS

BILL COSBY PAPA!

Traduction de FATHERHOOD

Le plus grand succès
de l'édition
américaine en 1987

198 pages — 14,95 \$

À la suite de l'accueil enthousiaste réservé à cet ouvrage par le public américain, Guérin littérature offre à ses lecteurs une traduction de ce merveilleux livre.



FRANCINE D'AMOUR

Les dimanches
sont mortels

Grand Prix
Littéraire Guérin

186 pages — 12,95 \$

« Ironie. Tendresse. Style enfin. (...) Les personnages de Francine D'Amour soulèvent les pages du livre, par l'intensité et la densité d'un style narratif maîtrisé. Cela relève presque du miracle ».

Jean Ethier-Blais
Le Devoir



ALLAN BLOOM

L'âme désarmée

Essai sur

LE DÉCLIN
DE LA CULTURE
GÉNÉRALE

Best seller à
New-York

Plus de 500 000 exemplaires vendus
332 p. — 14,95 \$

Une traduction de l'ouvrage « THE CLOSING OF THE AMERICAN MIND ». Un guide auquel il faudra absolument recourir dans toute discussion sur le même sujet.



GUÉRIN
LITTÉRATURE
Distributeur exclusif: Québec Livres

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1 Le Premier Jardin	Anne Hébert	Seuil	(3)*
2 Les Vaisseaux du cœur	Benoîte Groult	Grasset	(1)
3 Une femme	Annie Ernaux	Gallimard	(2)
4 Le Prince des marées	Pat Conroy	les Presses de la Renaissance	(4)
5 La Preuve	Agota Kristof	Seuil	(8)
6 L'Amant sans domicile fixe	Fruttero & Lucentini	Seuil	(5)
7 Myriam première	Francine Noël	VLB	(6)
8 La Popessa	Murphy/Arlington	Lieu commun	(7)
9 Traversée	Danielle Steel	Libre Expression	(9)
10 Le Grand Cahier	Agota Kristof	Point	(-)

Ouvrages généraux

1 Le Métier d'écrivain	Union des écrivains	Boréal	(1)
2 Guide de la consommation	—	Éditeur officiel	(3)
3 L'Art de la thèse	Michel Beaud et Daniel Latouche	Boréal	(2)
4 Prévenir le burn-out	J. Languirand	Héritage	(-)
5 La Bombe et l'orchidée	Fernand Seguin	Libre Expression	(-)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Champigny, Flammarion, Raffin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouquinistes, Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Bibliaires G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.

* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

Les best-sellers

Serions-nous une nation d'écrivains?

LE MÉTIER D'ÉCRIVAIN
guide pratique
Union des écrivains québécois
Montréal, Boréal, 1988, 175 pages

CLAUDE PARADIS

ÉCRIRE, s'adonner au plaisir (et aux contraintes) de l'écriture — pour rédiger un rapport, un essai, une étude ou encore pour jauger la part d'imaginaire qui est la nôtre en abordant la création littéraire — ne garantit pas à celui qui s'y consacre le public et l'attention sans doute souhaités... Bien qu'elle procure une satisfaction et un plaisir immédiats, l'écriture ne tire, bien souvent, sa réelle expression, sa légitimation, que par sa réalisation publique, c'est-à-dire la publication.

Voilà souvent où se situe le véritable problème : un écrivain, même très bon, sera peut-être contraint d'abandonner son oeuvre ou, au mieux, d'en retarder des années la publication s'il ne sait où ni comment s'adresser. Vous pensez être l'auteur d'un futur *best-seller*, un roman complexe dont sur votre table de travail; votre recueil de poèmes vous est revenu à la suite du refus d'un éditeur; vous avez entrepris l'écriture d'une pièce de théâtre; vous regorgez d'histoires abracadabrantes qui pourraient émerveiller les en-

fants; l'étude présentée à votre employeur s'avère essentielle à votre profession : sachez qu'un livre peut vous guider dans vos futurs démarches : *Le Métier d'écrivain*.

Conçu par l'Uneq, ce volume — dont voici la deuxième édition (« mise à jour ») — constitue aujourd'hui le seul « guide pratique » de l'écrivain québécois. Essentielle-ment, toutes les étapes de la production d'une oeuvre (littéraire ou autre) y sont abordées, en plus des différents renseignements et conseils concernant les aspects financiers de la profession : du droit d'auteur aux dispositions fiscales (ah ! l'impôt), en passant par les coûts de production et les moyens à prendre pour « vivre de sa plume ».

Agréable à consulter, l'information y est traitée clairement et simplement et ne s'adresse pas uniquement aux spécialistes ou aux initiés. Ce guide pourra indiquer à un individu à quel type de maison envoyer un recueil de nouvelles (adresse de près de 90 éditeurs, avec leur orientation éditoriale dans bien des cas); à un autre individu, comment régler un conflit contractuel; à un troisième, comment devenir son propre éditeur; ou simplement ce que l'on doit attendre (ou exiger) d'un bon éditeur. À tous, il sera utile.

Chaque chapitre constitue un

guide à consulter lors des différentes étapes de votre travail d'écrivain; vous y trouverez des éléments ou renseignements supplémentaires dont vous ignorez ou minimisez l'importance jusque là.

« Il est inutile de brocher ou de relier votre manuscrit » (chap. 2, p. 20). L'utilisation d'un traitement de texte ne simplifie pas nécessairement le travail de l'écrivain car il peut aussi compliquer ses futurs rapports avec l'éditeur (voir le chap. 2, p. 26). « L'oeuvre créée par un auteur québécois est automatiquement protégée par la loi canadienne (chap. 3, p. 36) et ce avant même qu'elle ne soit publiée... »

Le chapitre consacré au contrat (« un contrat est un contrat ») est sans doute celui dans lequel vous trouverez le plus souvent réponse à vos questions. Du droit d'auteur à la promotion du livre, en passant par le nombre d'exemplaires tirés ou les procédures à prendre en cas de faillite de l'éditeur, chaque point important à envisager est abordé afin de prévenir l'écrivain de bien se protéger par un BON contrat, signé au moment opportun...

D'autres chapitres suggèrent quelques moyens de subsistance qui permettent de vivre convenablement en marge de l'oeuvre publiée. Quelques renseignements sur le monde des pé-

riodiques, de la radio et de la télévision sauront peut-être vous convaincre de la possibilité de vivre de sa plume ainsi que de la précarité d'une telle orientation.

La section réservée aux « dispositions fiscales applicables aux écrivains », en répondant à plusieurs questions, entraîne d'autres interrogations pour lesquelles les réponses ne viennent pas nécessairement. Mais, bien que cet aspect du métier d'écrivain soit trop complexe pour tenir dans un seul chapitre, les auteurs ont réussi, en une quinzaine de pages, le tour de force de communiquer l'essentiel de ce qu'il faut savoir pour composer un menu fiscal qui convienne à un individu tirant (ou espérant tirer) revenu de l'écriture.

On retient finalement de la nouvelle édition de ce « guide pratique » — à en juger par son apparition en tête des listes de *best-sellers* de la semaine — qu'il répond véritablement à un besoin. La question est maintenant de savoir si son succès repose sur l'empressement des écrivains québécois à se le procurer pour bien connaître leurs droits et les possibilités qui s'offrent à eux, ou sur l'espoir de monsieur et madame Tout-le-monde d'y trouver le conseil (le tuyau) qui leur permettra de percer le monde de l'édition. À tous, bonne écriture !



JANOU SAINT-DENIS.

Le Festival national du livre à la Place aux poètes

LE FESTIVAL national du livre débute en fin de semaine dans diverses régions du Québec et du Canada. Subventionné par Ottawa, ce festival favorise la promotion de la lecture par différentes activités qui se tiennent particulièrement dans les bibliothèques et certaines librairies. Pour connaître le programme du festival dans sa région, il s'agit de consulter sa bibliothèque locale.

À Montréal, le Festival national du livre sera l'occasion de plusieurs activités à la Place aux poètes, du 16 au 23 avril. Tous les soirs à 21 h, l'animatrice Janou Saint-Denis

présentera des groupes de poètes au bar La Folie du large (1021, rue de Bleury, angle Viger - métro Place-d'Armes).

Ce samedi, Hélène Monette et une dizaine de poètes regroupés autour de la revue *Ciel variable* présentent le spectacle intitulé « Dans ces cas-là ».

Lundi, la Place aux poètes reçoit Nane Couzier et son Atelier d'écritures, de la maison Valois de Dorion. Invité spécial : Gills Pilon.

Mardi, Janou Saint-Denis propose de la poésie hispano-américaine avec Yvonne Truque (Colombie), Salvador Torres (Salvador), Alberto Kurapel, Alfredo Lavergne et Nelly Davis Vallejos (Chili), Yolanda Segura (Mexique) et Hugues Hazelton (États-Unis).

Mercredi, le Festival national du livre se poursuit en fêtant le 10^e anniversaire de la Société des écrivains de la Mauricie, avec 14 invités participants, dont Alphonse

Piché, Huguette Bertrand, Jocelyne Felix, Negovan Rajic, Gerald Gaudet, Daniel Dargis, Réjean Bonenfant, ainsi que deux chansonniers et cinq comédiens du théâtre de Face qui interprètent la poésie de Clément Marchand, Pierre Châtillon et Louis Jacob.

Jeudi soir, Madeleine Gagnon et Claude Haeflery présentent « Les oubliés de la nuit », poètes méconnus d'ici et d'ailleurs.

Vendredi, toujours à La Folie du large, on fait « Place au poète Claude Gauvreau », dans le cadre du 40^e anniversaire du *Refus global*. Le spectacle est présenté d'après l'oeuvre de Janou Saint-Denis, *Claude Gauvreau, le cygne*.

Le Festival national du livre se terminera le samedi 23 avril, à la Place aux poètes, par une « Nuit d'étoiles de la nouvelle poésie 88 ». Plus de 30 participants et participantes réunies par Janou Saint-Denis.

— J.R.



ALBERTO KURAPPEL et ALPHONSE PICHÉ.



LES ONDES LITTÉRAIRES

TÉLÉVISION

Au réseau français de **Radio-Canada**, le dimanche à 9 h 30 : *Le livre ouvert*, une série conçue pour promouvoir le goût de la lecture chez l'enfant.

Au réseau de **Télé-Métropole**, le dimanche de midi à 14 h : à *Bon Dimanche*, Reine Malo propose la chronique des livres par Christiane Charette et la chronique des magazines par Serge Grenier.

À **Radio-Canada**, dimanche à 13 h : *Rencontres*. Marcel Brisebois reçoit le musicien et écrivain Pierre Schaeffer, auteur notamment de *Prélude, chorale et fugue* et de *Psychanalyse et musique* (l'interview se poursuivra le 24 avril).

À **Radio-Canada**, le mardi à 13 h 15, l'émission *Au jour le jour* présente une chronique sur les livres tous les deux mardis.

À **TVFQ** (câble 30), dimanche à 21 h : *Apostrophes*. Sous le thème « Les grands travaux », Bernard Pivot reçoit Philippe de Gaulle, Pierre-Marc de Biasi, Claude Mauriac, Milorad Pavic et Michèle Perrot. (Reprise le dimanche 24 avril à 14 h.)

Au réseau **Vidéotron**, lundi à 21 h 30, à l'émission *Écriture d'ici*, Christine Champagnon reçoit un écrivain. (En reprise mardi à 13 h 30, vendredi à 4 h 30 et samedi à 14 h 30.)

RADIO AM

À la radio AM de **Radio-Canada**, le samedi à 17 h, dans le cadre de l'émission *Plaisirs*, Pierre Bourgault parle de littérature.

À **Radio-Canada**, dans la première heure de *Présent dimanche*, dès 09 h, on présente « le livre de la semaine » : l'invité est Jacques-Yvan Morin, qui a préfacé l'ouvrage de George Grant, *Est-ce la fin du Canada ?*, paru récemment en traduction.

À **Radio-Canada**, du lundi au vendredi, aux *Belles Heures*, entre 13 h et 15 h, Suzanne Giguère parle de littérature.

RADIO FM

À **CFLX**, Sherbrooke, dimanche à 21 h : *Textes*, émission produite par CFLX et présentée par les Écrits des Forges. Yves Boisvert lit des extraits d'*À la sortie du corps*, de Carol Le Bel, et de *Le Ciel est renversé noir comme s'il recevait un baiser*, de Jocelyn Pagé (tous deux aux éditions Sagamie/Québec). (L'émission est également diffusée sur CKRL-FM, Québec, dimanche à 21 h 30, et sur CIBL-FM, Montréal, lundi à 17 h 30.)

À **Radio-Canada**, lundi à 16 h : *Fictions*, magazine de littérature étrangère, animé par Réjane Bougé, avec les chroniques de Stéphane Lépine, Louis Caron et Suzanne Robert.

À **Radio-Canada**, mardi à 21 h 30 : *En toutes lettres*, magazine consacré à la littérature d'ici, animé par Marie-Claire Girard, avec les chroniques de Jérôme Daviault (essais), Jean-François Chassey (fiction) et Roch Poisson (bande dessinée).

À **Radio-Canada**, mercredi à 16 h : *Littératures parallèles*, animé par André Carpentier, avec les chroniques de Michel Lord (science-fiction/fantastique), Jean-Marie Poupard (policier/espionnage) et Jacques Samson (bande dessinée).

À **Radio-Centre-Ville**, mercredi à 16 h : *Paragraphes*. Danielle Roger reçoit un écrivain.

À **Radio-Canada**, mercredi à 21 h 30 : *Le Jardin secret*. Gilles Archambault reçoit Victor-Lévy Beaulieu.

À **Radio-Canada**, mercredi à 22 h : *Littératures*. « Les biographies » : l'invité de Denise Bombardier est Henry-Louis de La Grange (5^e de 21 émissions).

À **Radio-McGill** (CKUT, 90,3), jeudi à 14 h : *La Passion de l'écriture*. Paul-Gabriel Dulac reçoit Agota Kristof, auteur du *Grand Cahier* et de *La Preuve* (voir « Le Feuilleton » de Lisette Morin).

À **Radio-Canada**, jeudi à 16 h : *Les Idées à l'essai*. François Ricard s'entretient avec Fernand Dumont au sujet du livre *Le Sort de la culture*, paru à l'Hexagone (voir LE PLAISIR DES LIVRES du 2 avril).

À **Radio-Canada**, vendredi à 16 h 30, *Portrait de...* première d'une série de cinq émissions consacrées à la vie culturelle de la région de Rimouski, a comme invité Paul Chanel Malenfant, poète et directeur du module d'études littéraires à l'Université du Québec à Rimouski.

À **Radio-Canada**, vendredi à 22 h : *Trajets et recherches*. Richard Salesses s'entretient avec l'écrivain Claude Simon. — M.M.

NOUVEAUTÉS

Lettres à Louis-Pierre

par Johanne David

(6,00 \$)

« Il y a longtemps déjà que je me dis : quand j'aurai apprivoisé la douleur, quand je l'aurai comprise et assumée, je viendrai la raconter... » Louis-Pierre est un enfant trisomique.

Mères célibataires

au contact des Soeurs de Miséricorde

par André Beauchamp

(6,00 \$)

« Mon ami est parti au milieu de la nuit, au huitième mois de ma grossesse. J'ai bien cru en mourir. En une semaine, j'ai perdu douze livres... »

Vatican II,

bilan et perspectives

sous la direction de

René Latourelle, S.J.

(3 volumes: 70,00 \$)

Le point sur la grande réforme amorcée par le concile; une somme réalisée par une équipe de théologiens et d'exégètes dans un effort collectif de relance de Vatican II.

Entre le fleuve et l'infini

par Andrée Pilon Quiviger

(12,00 \$)

Dans un monde stressé, complexe, déprimé, redécouvrir la vie contemplative, la prière et le silence est en train de devenir un luxe indispensable. Mère de famille et psychothérapeute, l'auteure fait découvrir de l'intérieur la vie d'un monastère.



Éditions Bellarmin

8100, boul. Saint-Laurent
Montréal (Québec) Canada
H2P 2L9 — Tél.: (514) 387-2541



Un carrefour à l'écoute
de l'Amérique d'expression française
ouvert sur la Francophonie internationale.

129, Côte de la Montagne, Québec, Qc G1K 4E6 Tél: (418) 692-5177

Des amours vieux rose et les opérations à cœur ouvert d'Esther Croft

LETTRES QUÉBÉCOISES

PREMIER AMOUR
collectif
Montréal, Stanké
coll. « Québec 10/10 »
1988, 261 pages

LA MÉMOIRE À DEUX FACES
Esther Croft
Montréal, Boréal, 1988, 133 pages

JEAN-ROCH BOIVIN

POUR MARQUER la parution d'un centième titre dans la collection de poche « Québec 10/10 », les éditions Stanké ont eu l'heureuse idée de demander aux auteurs qui y sont déjà publiés de « confesser leur premier amour ». Cela donne un impressionnant total de 31 textes, l'éditeur lui-même y allant de sa propre contribution.

Leur a-t-on fait promettre de dire toute la vérité, rien que la vérité ? La vérité en littérature emprunte tous les atours du mensonge pour permettre au lecteur d'y reconnaître les

siens. Le fait vécu et les violons de la nostalgie risquent bien souvent de donner dans le sirupeux. Tous les petits garçons, et aussi les petites filles, sont un jour ou l'autre tombés amoureux de leur mère. Et peut-être pour toujours. Ou de la maîtresse d'école, ou de la petite voisine, pleine de grâces étranges forcément. Pour un Gilles Archambault qui a fait sa marque d'une écriture de la confiance et pour qui la commande tombait dans son registre d'élection, il en est beaucoup d'autres dont les amours en culottes courtes ont le charme de vieux chromos aux couleurs affadies. Peu de concupiscence et beaucoup de gentils émois. Michel Tremblay, écrivain de toutes les audaces, nous révèle comment il s'éprit difficilement de son orsion en peluche. C'est dire ! Les abonnées de *Châtelaine* apprécieront...

J'y ai trouvé mon plaisir dans des contributions notables. Celles de Jean Simard et de Pierre Turgeon, entre autres, où le premier amour agit encore les eaux moins transparentes de l'âge adulte. Celles, surtout, de grands disparus, tels Yves Thériault et Gabrielle Roy, dont on est allé interroger les textes. On y re-

lira Wilhelm, une nouvelle extraite de *Rue Deschambault*, pour moi la plus belle de ce recueil.

Ce qui m'a fait penser qu'on aurait pu faire de même pour tous ces consacrés de l'édition de poche devenus corvéables pour ce délicat déboutonnage sentimental qui les honore sans toujours ajouter à leur oeuvre.

De premières amours, il est beaucoup question dans *La Mémoire à deux faces*, d'Esther Croft. Amour pour la mère très souvent, pour le père quelquefois, amour premier, deuxième, troisième; toujours la même soif, la même ardeur qui consume tout. La victime et le bourreau. Impitoyable beauté du diable ! Il faut bien l'appeler le diable, cet amour si loin des bons sentiments. La mémoire, ici, n'épargne rien et l'auteur ne joue pas dans les tons pastel de l'attendrissement.

Tout, dans ce recueil de 15 nouvelles, est d'une stupéfiante efficacité : les titres, la construction interne de chacune où, en un paragraphe, le destin est lancé (on le sait, on le sent, aveugle comme il se doit), l'organisation en deux parties (amours d'en-

fants — amours adultes) et la succession elle-même des nouvelles, d'une telle homogénéité qu'elles sont comme les mailles d'une toile d'araignée, avec le lecteur comme victime consentante. Pas d'épanchements, encore moins d'apitoiement, simplement les choses vues, dites, les gestes posés et leur envers rêche, cruellement sans dessein, inséparable. Le mot éloquent, la phrase sobre, le ton contenu.

J'en prends une de ces nouvelles, si parentes en tout cas, pour le premier paragraphe. Elle s'intitule : « Fais-toi cuire un oeuf ». « Quand je suis rentrée de l'école, il n'y avait personne à la maison. Comme hier et comme avant-hier et comme le jour précédent. Lorsque je dis personne, cela veut dire ma mère, bien entendu. De qui d'autre voudriez-vous que je parle ? Après elle, il n'y a rien dans ma vie qui vaille la peine d'être mentionné. Elle devrait bien le savoir. » Dans ces cinq derniers mots, l'envers des choses fait surface. La petite fille va chercher partout en elle-même et dans l'appartement les petites preuves de l'amour de sa mère, pour ne trouver que le contraire et que ses « trois pieds six pou-



ESTHER CROFT.

Photo Louise Bilodeau / Boréal

ces et demi n'avaient pas pesé lourd dans sa balance ». Alors, elle fera la liste des punitions finement sadiques qu'elle lui réserve, jusqu'à la douzième, la plus géniale : « JE ME RENDRAI MALADE. » La maman reviendra bien à la fin, trop vidée pour s'apercevoir de la maladie d'amour de sa petite fille. Après tout, on n'en meurt pas, et l'on devine (l'auteur nous épargne les détails fastidieux) que la mère essaie bien un peu de se faire une vie à elle. Dans « Tout feu, tout flamme » (que je cite pour sa conclusion), le petit garçon s'amuse avec le briquet du psychiatre, nous apprenant peu à peu comment il en est venu à mettre le feu dans les cheveux de sa mère. « [...] mon cerveau a fini par se chercher une porte de sortie. Et par s'en trouver une. [...] Mais où ? Il n'aurait su le dire. Il savait seulement qu'il y avait du feu dans la voix

de sa mère quand elle avait dit : "Venez voir comme le sexe a grossi", et du rouge dans ses cheveux lorsqu'elle virevoltait devant ses invités. Et ses doigts qui n'étaient pas glacés lorsque sa main s'est emparée de son pénis. Il avait même eu l'étrange impression qu'entre sa mère et lui s'était glissée une chaleur intense qu'il n'avait jamais connue depuis sa naissance. »

Ce sont toutes des histoires d'amour, de l'irrépressible spasme du coeur. Refusant tout effet d'ironie, tout ronronnement stylistique, Esther Croft découpe au scalpel les contours de l'amour, avec une netteté chirurgicale. Quand se conjuguent un talent parfaitement maîtrisé et un imaginaire aussi puissant, on peut parler d'un génie particulier. Sans vouloir accabler un jeune auteur à sa première publication. Dont acte.

Le petit écran va sous presse

«Rock» et «Lance et compte»: des livres inspirés de séries télévisées

PAUL CAUCHON

IRRÉCONCILABLES, la télévision et la littérature ? Oui et non. Les producteurs de télévision voient dans le livre un prolongement commercial parfait. Les auteurs regimbent quelquefois, comme dans le cas de *Lance et compte*.

La télévision québécoise vient de se mettre à l'heure américaine en produisant des miniséries. Les éditeurs suivent, avec les « livres inspirés de la minisérie », produits hybrides qui s'adressent avant tout au téléspectateur, pour lui faire redécouvrir, à son propre rythme, le contenu de la série qu'il a aimée... et même un peu plus.

L'édition de livres inspirés d'émissions de télévision n'est pas une idée nouvelle. Lise Payette a publié *La Bonne Aventure*, Aurore Descoteaux a publié *Entre chien et loup* aux éditions Télé-Métropole, et la nomenclature pourrait remonter presque aux premiers téléromans.

Mais le phénomène prend un autre sens avec l'engagement d'un écrivain salarié qui doit rédiger un texte (dans des délais souvent affolants !) à partir d'un scénario écrit par d'autres.

Deux cas récents illustrent ce propos, des livres inspirés de deux séries à succès : *Lance et compte* et *Rock*.

Rock, production de SDA diffusée à Radio-Canada en février et mars (cinq épisodes), est publié par les éditions JCL, de Chicoutimi. Le livre en est à son deuxième tirage, avec près de 6,000 exemplaires vendus. En mars, au salon du livre de Hull, on en a vendu par centaines. L'éditeur avait eu l'idée de faire venir au salon non pas l'écrivain, mais plutôt le comédien qui incarnait Rock, Patrick Labbé...

La série télévisée a été écrite par Monique Messier. Le livre par Alain Gagnon. Gaston Cousineau, de SDA, explique qu'il a acquis tous les droits d'adaptation sur l'oeuvre, pour signer ensuite un contrat avec les éditions JCL. « C'est une nouvelle oeuvre, dit-il, mais il faut aussi que ce soit très proche de la série. Je voulais que le livre soit très populaire et accessible à tous. »

Aux productions SDA, où l'on retire un pourcentage sur les ventes du livre, on considère celui-ci comme une opération commerciale avant tout. « C'est comme si l'on autorisait des droits sur un *tee-shirt*, c'est le principe de la licence. Je réagis plus en producteur qu'en éditeur. Plus j'ai d'outils valables autour de mon produit, plus j'attire l'attention sur la série. »

L'éditeur semble aussi y trouver son compte. « Si la série marche bien, c'est un coup sûr », explique Jean-Claude Larouche, de JCL.

Ce genre de livre comporte également un nouveau type de travail. SDA a fourni à Alain Gagnon le scénario original et une copie vidéo de la série. L'auteur a rédigé un texte qui suit fidèlement le déroulement de la série. Le tout en six semaines. L'ensemble du processus d'édition a nécessité 16 semaines. Ainsi, le livre sortait des presses la semaine même où Radio-Canada commençait à diffuser *Rock*.

Le cas de *Lance et compte* est similaire... mais plus délicat. À la fin mars, l'écrivain engagé pour écrire le livre, Renald Tremblay, protestait publiquement contre le traitement réservé au scénario original dans la série télévisée, scénario qui aurait été mieux respecté dans le livre !

Lance et compte est produit par Claude Héroux. La première série a



Photo Michel Hamilton / éditions JCL

ALAIN GAGNON, auteur du roman *Rock*.

été écrite par Réjean Tremblay et Louis Caron, la deuxième par Réjean Tremblay et Jacques Jacob. Les droits du livre, publié aux éditions La Presse, appartiennent aux deux scénaristes de la série. L'écrivain Renald Tremblay (à ne pas confondre avec Réjean) a écrit les deux livres des deux premières séries en négociant avec Réjean Tremblay, inc., et non avec Héroux ni avec

l'éditeur. C'est avec les deux scénaristes qu'il est sous contrat, et il a reçu \$13,000 pour la rédaction du deuxième livre, qui a nécessité six mois.

« Pour le tome II, on m'a donné le script de la série et, sans visionner la série, j'ai développé certains personnages, j'en ai inventé, explique Renald Tremblay. C'était un défi extraordinaire, et j'avais l'accord des scénaristes. Pour moi, c'est un défi d'auteur et un vrai travail d'écriture. »

Renald Tremblay soutient que, dans ce scénario initial, le héros Pierre Lambert prenait de la cocaïne, mais que cette idée a été refusée par les producteurs alors qu'il a pu la développer dans le livre. Pour lui, on se retrouve donc devant deux produits qui ne coïncident pas, ce qui lui semble illogique, et il a refusé l'écriture du troisième tome, dénonçant cette contradiction.

Son cas pose clairement le problème de ce genre de produit. L'auteur du livre inspiré de la série (le « nègre », en jargon du métier) peut-il revendiquer un statut d'auteur à part entière qui se bat pour ses idées ? Doit-il livrer un produit exactement conforme à la série originale ? Doit-il respecter d'abord le scénario initial, ou plutôt la production télévisuelle terminée ? Des questions qui se poseront de plus en plus, puisque les réseaux de télé nous annoncent une véritable pluie de miniséries québécoises... qui inspireront à coup sûr autant de livres.

TOUTE la littérature québécoise...

Ou presque...

Près de 2000 titres de 19 maisons d'édition

BORÉAL • ÉCRITS DES FORGES • FIDES • HERBES ROUGES •
HEXAGONE • HMH • IQRC • LEMÉAC • LIBRE-EXPRESSION • NBJ
• NORÔT • PLEINELUNE • PUM • QUÉBEC-AMÉRIQUE • ROSEAU
• STANKÉ • TROIS • TRYPTIQUE • VLB

En avril, la littérature québécoise, ça s'expose!

À la librairie **Olivieri**

3527, rue Lacombe (près du métro Côte-des-Neiges) — 739-3639

SÉANCES DE SIGNATURES



Mercredi, le 20 avril, de 19h00 à 21h00
LUDOVIC JANVIER et **LUBA JURGENSON**
LUDOVIC JANVIER a publié aux éditions Gallimard trois romans : *La Baigneuse* (1968), *Face* (1975), *Naissance* (1984) ainsi qu'un livre de poèmes, *La mer à boire* (1987). Son dernier roman *Monstre*, va venir tout juste de paraître.



LUBA JURGENSON est l'auteur de *Une autre vie* (Éd. Lieu commun, 1986). Elle fait aussi partie du collectif de femmes écrivains qui vient de faire paraître *Voies de pères, voix de filles* (Éd. Maren Sell)



Vendredi, le 22 avril, de 19h30 à 21h00
JEAN ROYER
JEAN ROYER a dirigé la publication de *Le Québec en poésie*, anthologie poétique destinée à la jeunesse (Gallimard, coll. Folio Junior)

Samedi, le 23 avril, de 13h30 à 15h00
JEAN ROYER

AU STAND GALLIMARD

KIOSQUES S-202, 2-203, 2-204

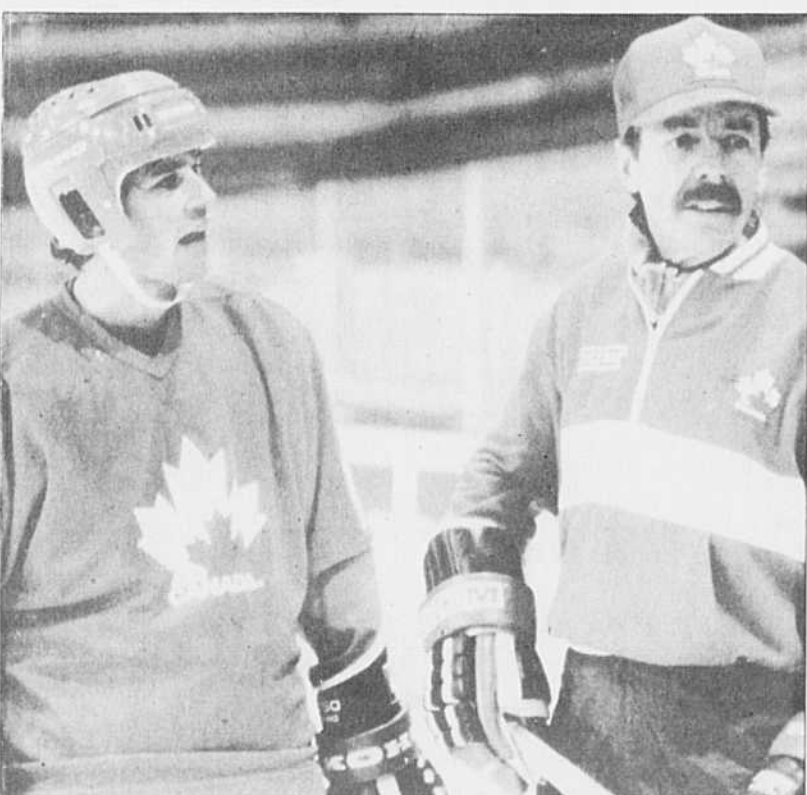
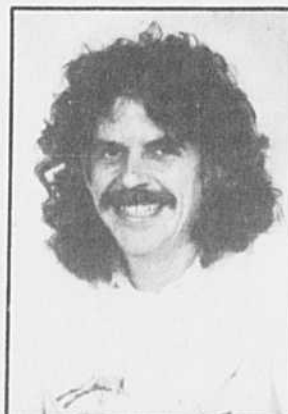


Photo Radio-Canada

CARL MAROTTE et MICHEL FORGET dans *Lance et compte*.



Paul de Grosbois

VOL DE RÊVES

12 ANS ET +

AUX ÉDITIONS QUÉBÉCOISES / AMÉRIQUE

Une aventure insolite pour les jeunes en quête d'intimité et de suspense...



LE PLAISIR des livres

Des fantômes, des femmes, des moines et des autres

L'ANTRE AUX FANTÔMES DES COLLINES DE L'OUEST Sept contes chinois anciens (XIIe — XIVe siècle)

Introduction, notes et commentaires d'André Lévy
traduction d'André Lévy
et de René Goldman
Paris, Gallimard/Unesco
coll. « Connaissance de l'Orient »
n° 21, 1987, 173 pages

LETTRES ÉTRANGÈRES

JEAN
CHAPDELAINE GAGNON

SEPT RÉCITS brefs, tous aussi enlevés et piquants, voilà ce que nous offre *L'Antre aux fantômes des collines de l'Ouest*, recueil de nouvelles et de contes chinois des XIIe, XIIIe et XIVe siècles, qui emprunte son titre à son troisième texte : l'histoire d'un jeune lettré dont les rêves de grandeur et de réussite se sont écroulés et qui doit se contenter de servir de précepteur aux enfants du quartier.

Comme tant d'autres personnages de ces contes, le lettré se laissera tenter par une entremetteuse (une vieille femme qui apparie des couples). Il faut dire que la promesse est plus belle qu'on n'aurait pu l'espérer. Pourtant, après le mariage, le lettré aura une vision fort troublante : la suivante de sa femme, « les yeux ensanglantés » (p. 78). Quelques mois plus tard, l'homme se rend avec un ami sur la tombe de sa famille. Une fois sur place, les deux comparés boivent plus que de raison, sont assaillis par des visions terrifiantes avant de découvrir que la femme du lettré et sa suivante sont, en fait, des fantômes !

Dans un autre conte, « L'honnête commis Tchang », un commis reçoit de riches présents de la jeune épouse de son patron très âgé. Soupçonneuse, la mère du commis suggère à son fils de ne plus retourner au travail. Il reverra toutefois la jeune femme, désormais débarrassée de son mari et dépossédée de ses biens, sauf d'un merveilleux chapelet de perles qu'elle lui offre à condition

qu'il la prenne chez lui. Le commis apprendra finalement que la belle dame n'est qu'une ombre, qu'un fantôme.

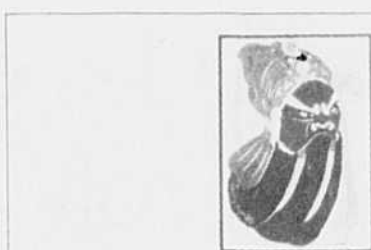
Tous les récits du recueil ne mettent toutefois pas en scène un fantôme. Si l'on en trouve encore trois (l'épouse et ses parents) dans « La Kouan-yin de jade », on n'en rencontre aucun dans « Sur un air bien connu », où un moine est accusé à tort d'avoir engrossé une des favorites de son prince, ni dans « Le ministre obstiné », virulente critique des Grands de l'État, pas plus que dans « L'injuste exécution de Tsouei Ning » et dans « Le miroir de la fidélité », un « cas judiciaire » et une histoire de retrouvailles où ne manquent ni les rebondissements ni les hasards les plus invraisemblables.

Cette constatation permet de souligner la plus sérieuse critique que l'on puisse adresser au « recueil » : Qu'est-ce qui lie véritablement ces sept textes, hormis le fait qu'ils soient ainsi regroupés depuis le début de ce siècle, comme on nous le précise dans la préface ?

Si les femmes, tour à tour séductrices, trompeuses et cupides, y tiennent généralement le mauvais rôle, comme dans plusieurs récits médiévaux de la France — « Les cent nouvelles nouvelles » et « Les quinze joies de mariage », par exemple — ce n'est pas toujours le cas. Plus encore, il faudrait ici départager les contes (où est admise l'intervention du mystérieux et du surnaturel) des nouvelles (genre dit plus « réaliste »).

Malgré ces réserves, on ne peut que se réjouir de pouvoir enfin lire en français ces textes qui, par certains côtés, rappellent la chantefable : en effet, des passages en vers (qui devaient être chantés avec accompagnement) y alternent avec des passages en prose, soit pour annoncer ce qui surviendra, soit pour ramasser l'essentiel du récit, en tirer le message, voire la « morale ». Cela, sans doute parce qu'il fallait se protéger d'attaques lancées contre le genre (dans lequel certains percevaient une incitation à la débauche), comme le conseillait d'ailleurs, dès la fin du XIIIe siècle, le « Tsouei-wong t'an-lou, conversation du vieil ivrogne », qui ressemble étrangement à un art du conte :

« Quand vous parlez de la bassesse et de la félonie des traîtres au pays, emplissez les bonnes gens de colère, parlez des injustices et avançons-les par les loyaux serviteurs à faire pleurer un cœur de pierre ! Racontez des histoires de fantômes à glacer et faire frémir un prêtre taoïste ! Parlez d'intrigues féminines à faire pâlir et rougir d'inquiétude les dames ! Évoquez la rencontre de deux armées à faire bomber le torse aux gaillards ! Quand vous parlez de l'ascension du ministre Liu, donnez envie aux garçons de talents de se plonger dans les livres ; si vous discordez de la montée de l'astre nouveau sur la forêt givrée, donnez l'impression aux lettrés retraités qu'ils commencent leurs études du Tao ! Quand vous contez des histoires de coups de fortune, remplissez les pauvres de dépit et quand vous parlez de dé-



L'ANTRE AUX FANTÔMES DES COLLINES DE L'OUEST

Sept récits chinois anciens, du XIIe au XVe siècle

traduction, introduction, notes et commentaires par André Lévy

Connaissance de l'Orient
Gallimard/Unesco

loyautés, couvrez de honte les mauvaises gens ! (p. 17)

Voici donc un ouvrage à déguster à petites doses, sans se presser, à laisser sur la table de chevet, et qui prouve une fois de plus, si besoin était, que la nature humaine est toujours la même, peu importent le continent et l'époque.

Le Christ torturé

DE LA COUR D'ESPAGNE AU GHETTO ITALIEN

Yoseph Hayim Yerushalmi
Paris, Fayard, 1987

MICHEL-M. SOLOMON

CET OUVRAGE monumental est consacré à la mémoire du docteur Isaac Cardoso, marran et philosophe, médecin du roi Philippe IV d'Espagne, témoin des horreurs de l'Inquisition, qui sauvera sa tête en quittant son pays pour le ghetto de Venise où il guérira les pauvres et finira ses jours en bon juif écrivant son œuvre capitale *Los Excelencias de los Hebreos*. Il examine aussi en détail un des procès intentés aux « conversos » — le procès dit du « Christos de la paciencia » — au cours duquel, sur les aveux d'enfants de six à huit ans, une famille soupçonnée de vivre comme juifs dans la clandestinité est arrêtée et accusée d'avoir torturé le Christ en son image et en sa sculpture.

Soumis à des terribles tortures, les accusés finissent par confesser avoir flagellé le Christ en bois, de l'avoir passé par le feu alors que le fils de Dieu leur demandait : « Pourquoi me torturez-vous ? » Question à laquelle les accusés répondent : « Nous ne

faisons que notre devoir. »

Le juge d'instruction déclare n'avoir trouvé aucune image du Christ dans leur maison. Les sept hommes et femmes seront toutefois condamnés au bûcher.

« En présence de Leurs Majestés et des membres de la Cour, le choeur royal entonna le psaume *Miserere mei Dominus*, destiné à détourner les hommes de l'hérésie et des dépravations, l'apostasie, à savoir la superstition juive, la secte mahométane et l'hérésie luthérienne. Bien qu'à proximité du feu, les sept refusent de se confesser à cause de la dureté de leurs cœurs. Le châtimement bien mérité les transforma en cendres de sorte que pas même un souvenir ne restera de ces gens maléfiques » (*Archivo historico nacional de Madrid — Christo de la Paciencia*). Le raffinement des tortures et l'absence totale de preuves contredisent l'enseignement de l'Inquisition : « *Miserere cordia et Justitia* », constate le Dr Cardoso.

Sauver les âmes par le feu n'est plus d'actualité. Sous les régimes totalitaires, les aveux continuent d'être obtenus par exactement les mêmes méthodes que celles utilisées par le Saint-Office sur des millions d'innocents.

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

L'ABC

Jean Dupays, *Abécédaire québécois*, Boréal, 126 pages.

CE PETIT livre est à la fois un guide culturel et un jeu. L'auteur, dont le nom rappelle irrésistiblement une chanson de Vigneault, présente le Québec à travers les 26 lettres de l'alphabet. À chaque lettre est associé un mot que Jean Dupays définit en fonction de la réalité québécoise. Le jeu consiste, pour le lecteur, à associer à son tour une lettre à un mot pour définir une réalité d'ici. L'humour est de rigueur. Les illustrations sont de Rémy Simard.

DIEU

John Updike, *Ce que pensait Roger*, traduit par Maurice Rambaud, Gallimard, coll. « Du monde entier », 394 pages.

DANS une petite ville universitaire de la Nouvelle-Angleterre, un ancien ministre du culte, Roger Lambert, détroqué pour cause de luxure, enseigne la théologie. Débarqué à l'improviste un jeune étudiant fringant qui veut démontrer l'existence de Dieu par les nouvelles découvertes cosmologiques au moyen d'un ordinateur. À partir de cette situation de départ, toutes les cogitations métaphysiques des deux comparses tournent au vaudeville lorsque le démon du midi s'en mêle.

THÉÂTRE

Normand Canac-Marquis, *Le Syndrome de Cézanne*; Claude Poissant, *Passer la nuit*, Les Herbes rouges, coll. « Théâtre », 108 et 144 pages.

LES HERBES rouges débutent bien leur nouvelle collection consacrée au théâtre avec ces deux textes. Le premier, de Normand Canac-Marquis, est une pièce sur la relation fragmentée, comme toute relation, entre un homme et une femme. La grande réussite de ce texte est d'avoir rendu sensible ce morcellement dans l'écriture. On découvre, peu à peu, la réalité cachée derrière des associations libres. Dans le deuxième texte, de Claude Poissant, on découvre le monde de l'apparence et du désir des bars. Ce sont les relations humaines subjuguées par le paraître. Cette nouvelle collection « Théâtre » a pour objectif de faire connaître de nouveaux auteurs et des pièces dans lesquelles les préoccupations dramaturgiques — structure de l'action, statut des personnages et syntaxe du dialogue, à titre d'exemples — sont manifestes. La présentation des ouvrages est soignée. Des petits textes explicatifs des auteurs et un *portofoglio* complètent l'information.

FRANÇAIS

Thierry de Beaucé, *Nouveau Discours sur l'universalité de la langue française*, Gallimard, coll. « Le monde actuel », 251 pages.

EN 1774, l'Académie de Berlin propose, comme sujet d'un concours, une triple question : « Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle ? Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative ? Est-il à présumer qu'elle la conserve ? » À cette dernière question, on pourrait aujourd'hui répondre par la négative. Les temps ont bien changé. Mais pas nécessairement dans le mauvais sens, précise Thierry de Beaucé dans son ouvrage. Il faut savoir qu'à la veille de la Révolution, le français était réputé universel alors que seuls les cours et les académies le pratiquaient, tandis que dans le peuple, même en France, plusieurs millions de per-

Jean Dupays

ABÉCÉDAIRE QUÉBÉCOIS



Boréal

sonnes ne l'entendaient pas... D'après l'auteur, le français serait devenu universel depuis qu'il n'appartient plus à la seule France, mais s'ouvre enfin sur la francophonie.

LITTÉRATURE

Suzanne Jacob, *Maude*, NBJ, coll. « Liberté grande », 120 pages.

ILS LAISSENT tout tomber. Ils n'ont pas les « capacités » pour se prendre au sérieux. Ils ont pour noms Maude et Bruno (Brume et Monde, si on intervient quelques lettres). Elle dessine ce monde qu'elle ne peut apprivoiser et lui essaie de vendre les dessins. Ils vivent en équilibre entre la réalité et la fiction. L'écriture de Suzanne Jacob devient ici carrément de la musique. Notons que l'auteur publie également un second livre, un récit d'*aventures*, à mi-chemin du roman et du recueil de nouvelles, qui s'intitule *Les Aventures de Pomme Douly*, chez Boréal.

Alejo Carpentier, *Ekoué-Yamba-O*, suivi de *Histoire de lune*, Gallimard, coll. « Du monde entier », 250 pages.

CE PREMIER roman du regretté Alejo Carpentier a été écrit en quelques jours, en 1927, alors que l'auteur était enfermé dans une prison cubaine. Publié pour la première fois en 1933 à Madrid, l'auteur de *Partage des eaux* s'est longtemps refusé à sa réédition jusqu'en 1979. Ce premier récit annonce la fameuse théorie du *réel merveilleux* chère à Carpentier. Il est aussi un excellent document sur l'exploitation des Noirs des Antilles.

MAIGRET

Tout Simenon, tome 1, *Libre Expression et les Presses de la Cité*, 892 pages.

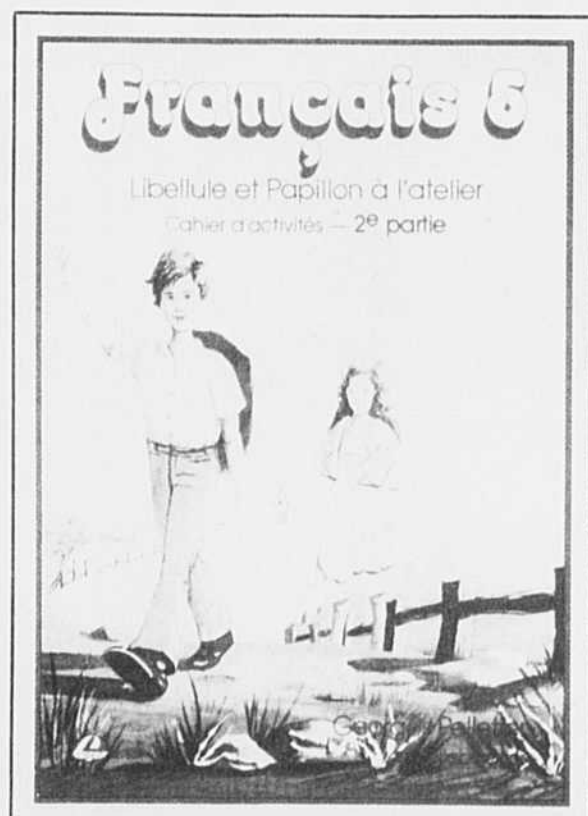
LES PRESSES de la Cité ont entrepris de publier toute l'œuvre romanesque de Georges Simenon, de qui Gide disait : « Le plus grand de tous, le plus vraiment romancier que nous ayons eu en littérature. » Le volume, qui ressemble au format « Bouquin » de Laffont, se prête bien à ce genre de publication. Deux autres tomes sont en préparation.



Collection FRANÇAIS

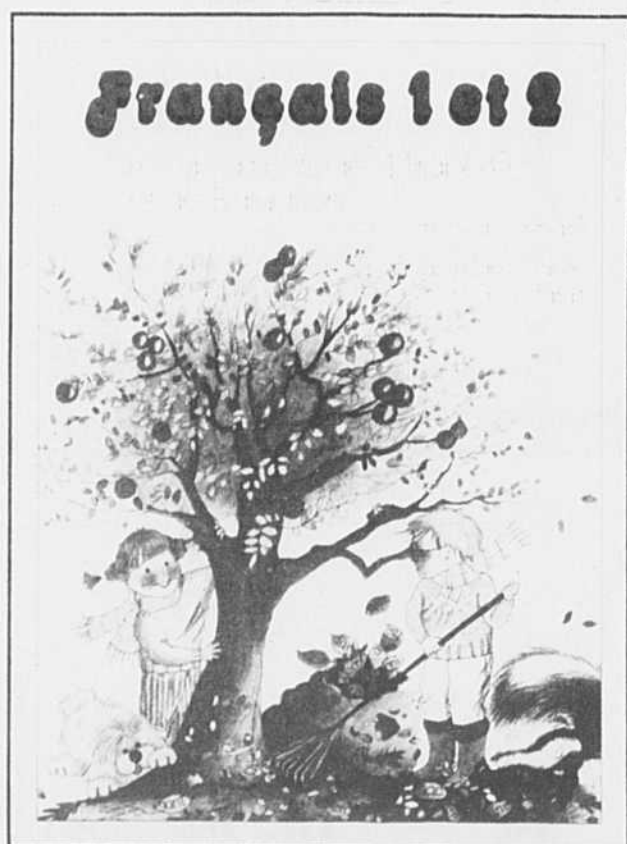
Sous la direction de Georges Pelletier, en collaboration

Un matériel de très haute qualité pour l'enseignement du français au primaire



- 1^{re} année : *Mirabelle*
- 2^e année : *Baluchon*
- 3^e année : *Campanule et Filament*
- 4^e année : *Brioche et Camomille*
- 5^e année : *Libellule et Papillon*
- 6^e année : *Pastille et Giboulée*

Pour chaque année, on trouve des recueils de textes dont la couverture est cartonnée et laminée, ainsi que des cahiers d'activités et des guides pédagogiques. De plus, ce matériel comprend des livrets de lecture, des carnets SOS, des guides pour l'évaluation des apprentissages, des tests et deux « Rédacto » pour amener l'enfant à s'autocorriger. Finalement, il y a...



ISBN-2-7608-5114-1 — 250 pages — 19,95 \$

Le sac à mots de Mirabelle et de Baluchon

Il s'agit d'un mini-dictionnaire visuel contenant près de 1 000 mots que les élèves sont capables de retracer facilement, afin de les utiliser en situation de communication écrite.



LIDEC inc.
4350, avenue de l'Hôtel-de-ville
Montréal (Québec)
H2W 2H5 — tél.: (514) 843-5991

Moment immobile

LE CHAPEAU VIOLET

Eudora Welty
Paris, Flammarion
« Bibliothèque anglaise », 1988

LETTRES AMÉRICAINES

MONIQUE LARUE

L'ÉCRITURE lente et luxuriante de ces nouvelles nous ramène au paradis perdu de l'Amérique. Toutes se passent à Natchez, au sud-ouest des États-Unis, « en des temps extraordinaires, en une saison de rêves ». En 1807, un garçon sourd assiste à un pan d'histoire, devant l'évasion, costumé en Indien, d'Aaron Burr, aventurier recherché pour trahison. Dans un bar tranquille de la Nouvelle-Orléans, une femme revient, depuis 30 ans, retrouver un jeune homme à la table de dés. Le jeune homme change chaque fois, mais il

est toujours conquis par le « chapeau violet ». D'autres récits outrepassent le réalisme ou le fantastique et se chargent d'une signification symbolique ou religieuse, opposant, par exemple, sur la vieille piste de Natchez, « l'homme de Dieu itinérant » et le Mal. Mais il s'agit toujours « d'un moment immobile ». Un mari trouve une lettre de sa femme enceinte, disant qu'elle va se noyer dans la rivière. Même si le temps presse, l'écriture s'attarde aux magnolias, aux oiseaux-moqueurs, au roi des Serpents. « Lorsqu'on part à la recherche de ce qu'on a perdu, tout est signe ». Et ce qui a été perdu, c'est le savoir de la nature : « Quelle structure vitale jetait un pont entre l'échelle du reptile et la plume du héron ? » Dans ce lieu où les jeunes filles, qui n'ont jamais connu « une âme au-delà des limites de la ville », auraient « obéi à n'importe qui », seule l'immobilisation, voire la réversibilité du temps que permet la fiction, peut leur redonner le pouvoir des « prêtresses de légende ».

Les malheurs de la guerre en deux inoubliables cahiers

LE GRAND CAHIER
Agota Kristof
Paris, Le Seuil
coll. « Points », 1988, 190 pages

LA PREUVE
Agota Kristof
Paris, Le Seuil, 1988, 188 pages

LE FEUILLETON
LISSETTE MORIN

... l'un de nous s'en va dans l'autre pays. Celui qui reste retourne dans la maison de Grand-Mère. — « De retour dans la maison de grand-mère, Lucas se couche près de la barrière du jardin, à l'ombre des buissons... » Ainsi s'effectue le lien, la très

normale jonction entre la fin du premier roman d'Agota Kristof, *Le Grand Cahier*, et le second intitulé *La Preuve*. Et, autant vous l'avouer, j'ai procédé à la lecture des deux de façon très... anormale, lisant *La Preuve* avant *Le Grand Cahier*. Avec cette conséquence inévitable : l'obligation de relire *La Preuve*, hier, pour en extraire « toute la substantifique moëlle »... N'en déduisez pas que l'oeuvre, en deux volumes, de cette romancière d'origine hongroise, mais vivant désormais en Suisse, pourrait être qualifiée de rabelaisienne, l'humour noir qui sous-tend quelques-unes des aventures de ces jumeaux, abandonnés par leurs père et mère et recueillis par leur grand-mère, n'ayant rien « de ces beaux livres de haute gresse » que l'on doit au père de Gargantua.

Quant à la grand-mère, c'est une affreuse « mère grand », aussi re-

doutable dans les premières pages du *Grand Cahier* que la mère loup du conte de Perrault. Mais laissons-là ces boiteuses analogies. Agota Kristof est un écrivain de notre temps, une romancière profondément originale et qui a fait, des malheurs absolus de la guerre et de l'occupation de son pays par les armées étrangères, un récit d'une absolue cruauté.

Au commencement étaient une jolie maman et ses fils jumeaux. Qui quittent la Grand Ville pour la Petite Ville. Et, très vite, il n'y a plus que les enfants, plongés dans une campagne inconnue et profondément hostile. Comment, en de brefs chapitres, laconiquement tirés « Les travaux », « La saleté », « L'école », « Nos études », l'auteur parvient à nous attacher au destin, hors du commun, de ces deux garçons qui s'en sortent tout seuls, par la force de l'intrépidité et la résistance naturelles de l'enfance, jointes à des dons intellectuels eux aussi très inhabituels, voilà qui me semble très difficile à expliquer. L'inraisemblable devient vrai. Les enfants combattent la saleté, le froid, la faim, les mauvais traitements, apprennent à lire dans la Bible, s'endurcissent par des « exercices » de cécité et de surdité, de cruauté, de mendicité, de jeûne, pour faire échec à tous les malheurs qui pourraient leur advenir, et qui leur adviennent le plus souvent. Ils profitent de tout avec une avidité, une opiniâtreté, un goût de la vie qui ne peuvent que nous étonner, nous, les lecteurs et lectrices d'un continent préservé, qui troubleront les parents ne connaissant que l'enfance confortable et protégée de leur progéniture.

Les jumeaux d'Agota Kristof se sont séparés, après la mort du père. Et *La Preuve* est le récit d'un autre apprentissage. Celui de l'adolescence solitaire, du passage à l'âge

adulte, toujours dans l'atroce condition d'un pays sous domination étrangère, d'une ville piégée, où la délation est la loi devenue commune. Mais c'est, curieusement, dans *La Preuve* que se justifie pleinement le titre du premier roman : *Le Grand Cahier*. L'auteur glisse, dans un parcours qui paraît fort naturel au lecteur par la grâce d'un talent d'écrivain considérable, vers une fable déchirante sur l'incapacité de transcender les malheurs, individuels et collectifs, par la littérature. De la vie de Lucas, un manuscrit — *La Preuve* — devrait rendre compte, mais le « procès-verbal », dressé par « les autorités » et qui sert d'épilogue au roman, est le plus bel exemple de dérision, de l'impossibilité d'échapper à un régime autoritaire, lors même qu'on tente d'en sortir par « la vocation du bien », celle que Lucas pratique envers les gens qui l'entourent. En particulier envers Victor, le libraire, dont le récit se superpose à celui de Lucas, et qui l'éclaire d'une certaine façon.

Dans *Le Grand Cahier*, comme dans *La Preuve*, Agota Kristof parvient, à l'aide du style le plus laconique qu'il m'ait été donné de lire depuis des années, par le choix sans doute judicieux des mots d'une langue apprise — ne jamais oublier que cette romancière, qui écrit directement en français, est née en Hongrie — à envoûter ses lecteurs. Le destin des jumeaux, si incroyablement semé de malheurs, est toujours « vu » par une « observatrice » qui semble posséder une connaissance inépuisable des réactions enfantines et de l'extraordinaire faculté de survie des enfants, lesquels, comme les chats, paraissent posséder sept vies.

Roman de la maturité, *La*



AGOTA KRISTOF.

Preuve, divisé plus classiquement en chapitres numérotés, garde, par l'utilisation systématique du temps présent de l'indicatif, la même vision « candide » d'une vie hasardeuse, constamment menacée, mais dont Lucas, le héros qui garde la nostalgie de sa gemellité, parvient à nous convaincre qu'elle est normale.

Comment dire, en d'autres mots que talent, originalité profonde, génie littéraire, les qualités de ces deux romans, qui n'en sont qu'un, et qu'on ne peut dissocier ? Dont l'éditeur ne peut certes pas nous dire, en prière d'insérer, qu'ils ne peuvent se lire séparément. Agota Kristof, la romancière qu'on doit obligatoirement connaître si l'on continue de croire en l'importance du roman pour dire la vie, la douleur, la mémoire, la privation de la liberté et l'incident de la mort individuelle dans l'oppression d'une nation. À lire absolument !

Un roman cousu main

LES BEAUX MENSONGES
Annabel Buffet
Paris, Sylvie Messinger
1987, 392 pages

LETTRES FRANÇAISES
ALICE PARIZEAU

AUTANT vous avertir tout de suite,

vous allez vous amuser en compagnie d'Annabel Buffet. Son dernier roman, *Les Beaux Mensonges*, est construit de façon telle qu'on ne peut éviter, sous peine de malhonnêteté, d'admettre qu'il se lit aussi bien que ceux de Françoise Sagan ou de Françoise Dorin.

L'intrigue est simple. Une femme journaliste, mère d'une adolescente, tombe amoureuse et cela dérange sa relation avec sa fille qui refuse d'accepter Mathieu, l'amant ! À la longue, cependant, les choses s'arrangent et tout ce petit monde parvient à demeurer vivant au cours de quelque 400 pages, ce qui n'est pas une mince affaire, car ne réussit pas ce tour des forces qui veut, malgré le mal qu'on peut dire d'une histoire aussi bien adaptée aux réalités sociologiques contemporaines.

Où réside le principal intérêt de ce roman d'Annabel Buffet ? Dans le fait que la romancière, ancienne muse de Saint-Germain-des-Près des années maigres d'après guerre, est mariée avec Bernard Buffet, le peintre qui a fait la couverture de son livre ? Certes non, et il est plutôt ridicule de fouiner dans la vie personnelle des écrivains, autrement qu'à titre posthume en vue de la rédaction d'une biographie, élogieuse de préférence. Bref, selon nous, si l'on veut bien faire une analyse logique de ce roman, il faut s'attacher à ses trois éléments fondamentaux qui sont à la base même de son succès auprès des lecteurs.

En premier lieu, nous vivons en Occident une crise des valeurs que les sociologues et les romanciers ne peuvent ignorer. Claire, la journaliste, aurait ainsi moins de séduction si elle était une veuve explorée. Femme moderne, elle est mère seule. Elle a couché vaguement, à l'âge de 20 ans, avec des copains lors d'une escapade à Saint-Tropez et, depuis, femme libérée, elle assume en chef de famille monoparentale les responsabilités qui en découlent. Première sonnerie d'alarme ! Une

pareille conception de la liberté peut déplaire à certaines lectrices, alors vite un retour en arrière : l'image des parents de Claire, une mère malade mentale, un père arriviste séduisant, une enfance passée dans un pensionnat. La voilà donc justifiée de refuser des liens matrimoniaux.

Deuxième dimension : Claire tombe amoureuse et se laisse envahir par la passion. Le garçon est plus jeune qu'elle mais, surtout, oh surtout ! c'est un parasite, fils adoptif d'un homosexuel cultivé qui a eu la décence de l'élever comme un père exceptionnel puis de mourir en lui laissant une grosse fortune et un domestique chinois. Attitude positive, en somme, à l'égard de l'homosexualité, digne et respectable. Par ricochet, en outre, on pardonne à Mathieu ses beuveries, sa paresse et son inconscience en raison de son enfance compliquée qui aurait pu le rendre beaucoup plus dépravé que cela.

Toutefois, autant n'importe quel écrivain peut en principe mélanger ainsi les sujets de réflexion collective qui flottent dans l'actualité médiatique, autant il est autrement plus difficile de réussir la troisième dimension de ce roman qui, à mon humble avis, fait sa valeur, soit la relation de la journaliste avec sa fille.

La camaraderie qui existe entre Claire et Séverine, l'évolution de la jeune étudiante, tout cela constitue une trame d'autant plus intéressante que vraie. Plus encore, cette camaraderie sera utile à beaucoup de femmes qui se demandent comment maintenir une complicité avec leur fille qui grandit forcément trop rapidement et toujours, c'est l'évidence même, de façon parfaitement imprévisible !

Les deux personnages, celui de la mère et celui de Séverine, sont touchants, drôles, authentiques et l'on passe des heures fort agréables en leur compagnie du début du bouquin jusqu'à la toute dernière page...



Michel Doury
Vive l'empereur

Poissons rouges

VIVE L'EMPEREUR
Michel Doury
Paris, Baland, 1987, 175 pages

ODILE TREMBLAY

CERTAINS AUTEURS aiment dépeindre les grandes vagues de fond soulevant des personnages aux prises avec leurs destins. Michel Doury, lui, ne saisit que l'écume, s'attarde aux gestes posés, les prive du support de l'émotion, et les rend dérisoires. Dans son roman *Vive l'empereur*, il regarde s'agiter sous sa plume des existences banales et les décrit minutieusement, gratuitement, avec un style net et un sourire narquois. Il flotte dans son oeuvre un doux parfum d'absurdité et de superflu.

Figure centrale du roman, Édouard Lempereur n'a d'empereur que le nom. Anti-héros un peu bonhomme, il se plie aux événements qui traversent le cours de sa vie, étonnements sur lesquels, à vrai dire, il n'exerce aucun contrôle. Quoique pacifiste, il sert à la dernière guerre, quoiqu'amateur de colonies africaines, il s'installe à Paris, puis s'en-

terre en province. Son existence qui connaît quelques ratés est pourtant traversée par des bonheurs fugaces. Parfums d'Afrique, lunes de miel, passion fugitive pour l'oeuvre de Balzac ; Édouard Lempereur arrive à trouver son compte de satisfactions parmi les diverses contrariétés placées sur son chemin. Ce qui ne l'empêchera pas de rater ses deux mariages, l'un par la faute d'une belle-mère envahissante, l'autre par la neurasthénie emportant progressivement sa seconde épouse. Affublées des noms vaguement ridicules de Maillefer et de Vacherin, ses femmes se retrouvent tôt ou tard envahies par l'ennui ; un ennui qui baigne discrètement toutes ces existences qui s'entre-croisent, mais que Michel Doury réussit à dédramatiser, tant il met de légèreté dans sa narration. Que la mort, la guerre ou la folie atteignent ses personnages, l'auteur, imperturbable, conserve un ton badin et refuse d'accorder une quelconque importance à ces destins qu'il a mis en branle. L'ensemble donne un curieux (et intéressant) mélange de précision clinique et d'intentionnelle vacuité. Privés de substance et d'émotions véritables, après avoir mené des existences comme toute insignifiantes, ces personnages naissent et meurent, vite oubliés de tous. Et sans leur octroyer plus de valeur qu'à des poissons rouges confinés quelques années dans un bocal, Michel Doury, par simple plaisir littéraire, s'amuse un moment à décrire leurs circonvolutions.

Plus de 6,000 titres au Salon du livre de Paris

PARIS (AFP) — Deux cent cinquante mille visiteurs sont attendus, d'ici mardi, au huitième Salon du livre de Paris, le plus grand rendez-vous annuel de l'édition francophone (1,500 éditeurs) qui ouvre ses portes cette année à la littérature anglophone.

Dans un grand « espace francophonie », sous la houlette du ministère français des Affaires étrangères, seront présentés plus de 6,000 ouvrages venant de 60 pays. L'invité 1988 de cette vitrine de la francophonie est le Liban.

Outre cet espace, sept pays francophones sont représentés : Belgique, Québec, Suisse, Algérie, Tunisie, Côte d'Ivoire et Luxembourg.

Pour la première fois, le salon s'ouvre à des éditeurs non francophones : 50 maisons d'édition comme Macmillan ou Faber présenteront un éventail de l'importante production britannique (près de 60,000 titres par an).

De nombreux écrivains comme William Golding, Theodore Zeldin, Anthony Burgess sont attendus à ce salon qui est l'occasion de débats (sur Heidegger, entre autres) et d'une douzaine de remises de prix littéraires.

Qui Sait ...

si vous n'en profiterez pas vous même ?



LES BESCHERELLE

1. L'ART DE CONJUGUER
12000 VERBES
8,25 \$

2. L'ORTHOGRAPHE POUR TOUS
9,95 \$

3. LA GRAMMAIRE POUR TOUS
13,25 \$

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE



éditions hurtubise hnh ltée

7360, boulevard Newman
Ville LaSalle (Québec) H8N 1X2
Téléphone (514) 364 0323



513 pages
19,95\$



Venez rencontrer nos auteurs présents au Salon du livre de Québec :

Francine Noël, Michel Dorais, Dany Laferrière, Renaud Longchamps, Geneviève Amyot, Donald Guay, Réjean Bonenfant, Marc Robitaille et Marie Laberge.

vib éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE



Michèle Marineau

CASSIOPE OU L'ÉTÉ POLONAIS

14 ANS ET +

Une histoire de mer et d'amour pour ceux et celles qui rêvent déjà à l'été...



AUX ÉDITIONS QUÉBEC / AMÉRIQUE

Charlebois: un essai pas ordinaire

ROBERT CHARLEBOIS
L'enjeu d'« Ordinaire »
Montréal, Triptique, 1988

BRUNO ROY

LE LIVRE de Jacques Julien, *Robert Charlebois : l'enjeu d'« Ordinaire »*, tente une approche globale du phénomène de la chanson populaire. Principalement inspirée par la sémiologie, son analyse se situe à l'intérieur d'une théorie de la communication. Nul autre que le personnage de Robert Charlebois, en effet, ne pouvait mieux répondre aux exigences d'une telle analyse. Pour Julien, ce chanteur populaire, tel un cas, lui permettait de « rester branché sur le réel ». De plus, son choix montre parfaitement que la critique (particulièrement dans les journaux) est un relais obligé de la communication entre le chanteur et son public.

À travers le message de Charlebois, d'abord transmis dans ses chansons, Julien a voulu protéger une vue d'ensemble de la chanson. Triplement codifiée, la chanson (paroles, musique, performance) se situe elle aussi dans un réseau nécessaire de communication. Par ailleurs, Julien propose une deuxième source de renseignements qui permet l'analyse de rapports entre le chanteur et son public : la presse, ici francophone surtout.

La performance « artistique » de



ROBERT CHARLEBOIS.

Charlebois sert de base à une étude des comportements communicatifs sur scène. Cette performance est autant celle du chanteur que de l'athlète. Il se dégage que, dans la chanson québécoise, il y a une manière Charlebois et les ressources qu'il utilise débordent le couple traditionnel paroles/musique. La chanson définit comme mode de communication pluridimensionnelle va chercher ailleurs des supports qui lui sont naturels : gestuelle, gadgets sonores et visuels, costumes, éclairage,

mise en scène, bandes dessinées, etc. Voilà une approche inédite qui situe la chanson dans un réseau de communication permettant de mieux comprendre l'évolution artistique d'un chanteur populaire aux prises avec ses propres aspirations et les besoins d'un public souvent intransigent. C'est la volonté de liberté de l'artiste qui en sort grandie. Pas ordinaire !

Je pense sincèrement que Julien ouvre une manière nouvelle d'analyser la chanson québécoise et la chanson tout court. Son analyse, et c'est en cela qu'elle est pertinente pour la recherche dans ce domaine, suppose que l'auteur-compositeur ou l'interprète s'appuie sur des valeurs idéologiques qu'il partage avec la société et, plus particulièrement, avec ce groupe qui constitue son public. Jacques Julien, exploitant les traits du personnage de Robert Charlebois (incluant l'apport de ses paroliers et de ses musiciens), a tenté, à travers l'analyse des comportements communicatifs, une ébauche d'une sociologie de la réception. Tout n'est cependant pas clair.

La première partie, consacrée à la chanson populaire et au réseau de communication qu'elle sous-tend, sans être vraiment inutile, n'arrive pas à cerner le propos que Julien veut mettre de l'avant. En bref, pour un essai à prétention scientifique, je trouve le détour bien long et, quant à moi, plutôt répétitif. L'approche glo-

bale que Julien propose — inspirée, rappelons-le, de la sémiologie mais ce n'est pas toujours évident — n'opère pas assez clairement le rapprochement entre la chanson populaire et le phénomène « performer » de Robert Charlebois. Cette première partie, plus descriptive, se confond avec une sorte de synthèse des articles parus sur le chanteur-rocker. On a l'impression que son texte constitue un amalgame d'opinions que l'auteur a rassemblées. Julien n'a pas retrouvé le contexte théorique de l'analyse, contexte proposé au lecteur en début de livre. Julien, s'il parle suffisamment de la dynamique des comportements communicatifs, ne tient pas assez compte, cependant, du contexte dans lequel s'élabore ce comportement.

La parution de cet ouvrage, donc, est un événement important en raison de la nouveauté de son approche analytique. À ce jour, sauf pour le groupe de recherches sur la chanson à l'Université de Sherbrooke, je ne connais pas d'études au Québec qui renouvellent à ce point la recherche dans le domaine de la chanson populaire. Le livre de Julien constitue un apport original et majeur pour la recherche dans le champ des productions culturelles. Les retombées de sa réflexion peuvent mener la chanson à la reconnaissance d'un statut de discipline autonome, éloignée de sa succursale traditionnelle, la poésie. Oui, il y a de l'inédit dans l'air...

LES LIVRES DU QUOTIDIEN

MARC CHAPLEAU

En collaboration, *Tables de prêts personnels de 4 % à 24 % jusqu'à \$ 100,000*, Québecor, 253 mini-pages.

COMBIEN coûte, mensuellement, un emprunt de \$ 8,000 à 11,5 % remboursable en 24 mois ? \$ 374.72. Combien aura-t-on déboursé en tout pour ce prêt, incluant donc les intérêts ? \$ 8,993.28. Étonnant, tout de même, que les tables de chiffres comme celles-ci n'aient pas encore été reléguées aux oubliettes par une quelconque calculatrice dernier cri. Enfin... Un petit reproche : il aurait fallu être aussi subtil que les institutions financières et pousser la précision dans les taux de prêts au-delà du demi-point de pourcentage. Jusqu'au quart, en l'occurrence.

Guy Milot, *Des carrières de pointe à l'approche de l'an 2000*, Québec/Amérique, 225 pages.

GUY MILOT, conseiller d'orientation, évalue ce que réserve l'arrivée du 21^e siècle en termes de conditions de travail, d'exigences académiques et de perspectives d'avenir pour certains métiers de la biotechnologie, l'informatique, le génie, l'agro-alimentaire, l'administration, etc. Un travail de recension et de supputation plutôt impressionnant.

Céline Gèrent, *Le Guide du savoir-vivre sexuel*, Dangles, 223 pages.

DÉCEPTION. Amère désillusion. Pas de photos relevées. À toutes fins utiles, que des planches d'anatomie, des bas-reliefs précambriens et des clichés culs. « Un livre neutre sur un sujet ancien. » « Le livre à mettre en toutes les mains. » « Restituer les vraies valeurs de l'acte sexuel. » « Réussir le grand voyage au Jardin des délices. » Commander une pizza chez Pendelis... Non, sans blagues, que vous révéler du contenu de ce guide que vous ne sachiez déjà ? Peut-être ceci, tiens : « Quand vous avez une relation avec une professionnelle, si c'est la première fois, dites-le lui : ça l'attendrit. » Après, c'est parti, mon kiki !

Renée Frappier, *Le Guide de l'alimentation saine et naturelle*, à compte d'auteur, 349 pages.



L'AUTEUR ne cache pas ses couleurs. Il y a le bien : les aliments « naturels » et « biologiques » et le mal : tous les autres. Il y a le caroube, le sel marin, le miso et le tofu, puis la viande, le café, le chocolat et l'alcool. Il faut, bien sûr, manger de ce pain-là pour apprécier l'ouvrage à sa juste valeur. Mais ce n'est pas tant le parti pris comme les conclusions ronflantes et les majuscules à tous vents qui indisposent. Genre : la Communication ouvre à la Connaissance ; laquelle ouvre à la Conscience ; laquelle amène le Changement ; lequel ouvre sur l'Espoir, par la santé de la planète. Sonnez trompettes, résonnez musettes.

Jean-Claude Traité, *Comment cultiver un jardin potager*, éditions de l'Homme, 462 pages.

L'AUTEUR traite avec bonheur aussi bien des légumes que des fruits, et donne même des recettes. Entre autres renseignements (semences, repiquage, sarclage, arrosage), il souligne la richesse du fumier humain, qui serait sous-utilisé. La couverture promet un guide idéal pour les jardiniers d'occasion, citadins, banlieusards ou carrément ruraux. Or il est douteux que ces derniers apprécient l'absence totale de renseignements pratiques sur les fertilisants et les insecticides commerciaux, boycottés par l'auteur au profit de décoctions à base d'ellébore, de saponine et d'absinthe. Aurait-il tant coûté de prévenir... ?

Roger Fafard, *Comment fabriquer des communications écrites et orales*, éditions d'Arc, 232 pages.

MAÎGRÉ la promesse de la couverture, à l'effet que le livre s'adresse aussi aux journalistes, cadres et gestionnaires, cet ouvrage devrait intéresser que les étudiants du secondaire et du collégial, vu que les dissertations en guise d'exemples de communications écrites, c'est bien peu pour affûter le crayon des professionnels en mal de copie. Sans compter que le style de l'auteur aurait gagné à être resserré, retroussé un peu. Et qu'on aurait dû réviser la copie avant d'écrire que la lecture d'œuvres de science-fiction a du bon... parce qu'elle révèle des choses sur le futur !

Bertolucci: ombres chinoises et main basse sur les Oscars

OMBRES JAUNES
Journal de tournage
Le Dernier Empereur
de Bernardo Bertolucci
Fabien-S. Gérard
Paris, Cahiers du cinéma
1988, 191 pages

BERTOLUCCI PAR BERTOLUCCI
entretiens avec Enzo Ungari
et Donald Ranvaud
traduit de l'italien
par Philippe-André Olivier
Paris, Calmann-Lévy
1988, 303 pages

MARCEL JEAN

DEPUIS *La Camarde*, réalisé en 1962, depuis surtout *Prima della rivoluzione*, sorti en 1964, Bernardo Bertolucci est un cinéaste qui compte, sans doute le plus grand cinéaste italien de sa génération. *La Stratégie de l'araignée* (1970), *Le Conformiste* (1970), *Le Dernier Tango à Paris* (1972) et *1900* (1976) sont autant de films qui ont marqué l'histoire ré-

cente du cinéma mondial et qui ont suffi à asseoir la réputation de leur auteur. Communiste et esthète, virtuose et démiurge, Bertolucci ne s'est jamais démenti au cours de ses 25 années de carrière et c'est avec une hâte légitime qu'on attend la venue de chacun de ses films.

Alors que l'édition française n'avait jamais été très favorable à l'œuvre de cet artiste majeur, voilà que le succès présent du *Dernier Empereur* vient corriger la situation. En effet, si un seul numéro spécial de la revue *Études cinématographiques* (nos 122-126, 1979) avait été consacré à l'auteur de *La Luna*, voilà que deux ouvrages accompagnent la sortie du film relatant la vie de l'empereur chinois Yu Yi : *Ombres jaunes*, un journal de tournage signé Fabien-S. Gérard, et *Bertolucci par Bertolucci*, un recueil d'entretiens réalisé par Enzo Ungari et Donald Ranvaud.

Plus grosse production indépendante de l'histoire du cinéma, premier film tourné dans la Cité inter-

ditée, première superproduction réalisée en Chine populaire, *Le Dernier Empereur* méritait sans contredit que quelqu'un s'attèle à la tâche d'en tenir les annales. C'est à Fabien-S. Gérard, un assistant-réalisateur stagiaire de Bertolucci, que cette mission est dévolue.

On se doute bien à quel point un tel tournage peut être fertile en émo-



Photo Jacques Grenier

BERNARDO BERTOLUCCI.

tions, en moments magiques et en petites misères. Dans cette perspective, la grande qualité de Gérard aura été de bien nous communiquer l'atmosphère régnant sur le plateau, de bien nous faire sentir ce qu'est la solitude du metteur en scène pris au cœur de sa propre machine infernale.

Au fil des pages, le film apparaît et l'on se prend à rêver aux scènes tour-

nées mais exclues du montage final comme celle, délirante, où 20 nouveau-nés s'abreuvent impudemment aux seins de leurs nourrices. Et, jour après jour, on assiste un peu à la création du film, on apprend ce qui se cache derrière le mot superproduction.

En fait, s'il y a un reproche à faire à ce livre superbement illustré, c'est à l'éditeur qu'il faut l'adresser. Car on a laissé le journal de tournage se défendre par lui-même, alors qu'une courte interview et un texte de présentation auraient été souhaitables. Il faut, en effet, plusieurs pages pour bien entrer dans le journal, pour bien comprendre qui fait quoi, et il aurait suffi de peu de choses pour pallier cette lacune.

Mais le lecteur qui en a les moyens pourra joindre à ce journal l'excellent *Bertolucci par Bertolucci*, d'Enzo Ungari et Donald Ranvaud. On y retrouve deux entretiens entourant *Le Dernier Empereur*, l'un réalisé avant le tournage, l'autre après. Les deux livres sont donc l'un pour l'autre des compléments idéaux.

Ouvrage de fond composé de 17 interviews, *Bertolucci par Bertolucci* montre à quel point l'artiste est aussi un brillant penseur de cinéma. Jamais narcissique, érudit et fulgurant, Bertolucci y brille de tous ses feux et nous montre à quel point théorie et pratique artistiques sont parfaitement conciliables.

Décédé récemment, Enzo Ungari, qui a aussi co-scénarisé *Le Dernier Empereur*, a mené les 15 premières interviews de main de maître avant que Donald Ranvaud ne vienne terminer le travail. Les discussions entre Bertolucci et Ungari avaient d'ailleurs été publiées en Italie en 1982.

Et si vieillesse rimait avec sagesse...

ÉLOGE DE L'ÂGE
DANS UN MONDE
JEUNE ET BRONZÉ
Christian Combaz
Paris, Robert Laffont
1987, 234 pages

RENÉE HOUDE

IL EST des livres qui pensent tout haut ce à quoi nous réfléchissons tout bas à idées rompues comme dans un songe. *Éloge de l'âge* est un plaidoyer contre les nouveaux vieux... en faveur de la vieillesse. La vraie. Celle qui rime avec sagesse.

Selon Combaz, la société de con-

sommation a tout avantage à faire avaler aux personnes âgées l'élixir de la jeunesse éternelle et à leur faire croire qu'elles doivent rester jeunes indéfiniment... Il suffit de s'occuper le corps et l'esprit. Mais qu'advient-il de l'âme ?... Il suffit de s'occuper le corps et l'esprit. Mais qu'advient-il de l'âme ?... L'inconscient collectif tient l'argent, la forme et le bronzage pour vertus essentielles » (p. 184).

Le phénomène en est un de société. « En 20 ans, nous dit-il, la vieillesse, la vraie, a disparu » (p. 39). Selon lui, « la civilisation européenne a fait subir à ses vieillards le même sort qu'à ses rois : d'abord le strapontin, ensuite le siège éjectable » (p. 24). En vérité, l'Occident est en train de s'infirmer la vieillesse la plus bête du monde. « Je ne parle pas de son savoir. Vieillir exige une disposition particulière de la conscience qui regarde peu l'étendue de nos connaissances » (p. 99). Ainsi, notre civilisation perd non seulement des ressources, mais une source considérable de savoir-être et de savoir-faire.

Cette idéologie qui dépasse les vieux de leur vieillesse et, à fortiori, de leur sagesse, où la vie est une course, à des conséquences réelles sur les liens entre les générations. Si les vieux ne sont plus des vieux mais des tentatives plus ou moins réussies de jeunesse... il s'ensuit que le père compétitionne avec le fils : « Nos pères n'ont jamais été nos maîtres, mais nos concurrents » (p. 181), que ce soit sur la pente de ski, au golf ou ailleurs. Le procès que Combaz fait de la paternité, où le rôle de père se dissout dans celui de grand frère ou d'ami, pointe bien le genre de vide éprouvé par les jeunes en quête de modèles et de mentors.

Combaz analyse succinctement la « guerre des étoiles » en montrant qu'il s'agit moins de la conquête du sens (p. 186). N'y a-t-il pas lieu de se demander si le système scolaire, en restreignant la fréquentation directe et assidue des grands classiques, ne prive pas les jeunes de ce détour nécessaire où s'instaurent conscience et signification et où il devient possible de se reconnaître en se distinguant ? En dernière partie de son livre, Combaz analyse les effets de la négation de la vraie vieillesse dans le domaine politique.

L'essai de Combaz est entrecoupé du récit de sa relation avec Victor, l'ami de 71 ans qui l'accompagne en Floride et en Californie où il est

censé faire une recherche sur les nouveaux vieux et la nouvelle retraite : « J'ai plutôt composé trente feuillets d'un tendre pessimisme sur les nouveaux vieux en affichant ma préférence pour les anciens » (p. 16), dit l'auteur.

Christian Combaz, journaliste et romancier né en 1954, étaye sa thèse de ses réflexions personnelles pour le plaisir de les exposer et parce qu'il y croit. Ses phrases sont lapidaires, voire délibérément paradoxales. Son style est percutant. À l'occasion, le ton devient prophétique : par exemple, lorsqu'il commence ses phrases par « en vérité... ». L'ensemble du livre invite à « consentir à la vieillesse »...

Premières armes Les « Cahiers d'histoire » à l'UdeM

YOLAND SENÉCAL

CONNAISSEZ-VOUS les *Cahiers d'histoire* ? Peut-être pas. Et pourtant, la revue existe depuis 1981. Elle a été fondée par des étudiants diplômés du département d'histoire de l'Université de Montréal. Au début, des professeurs y collaborèrent ; ainsi, Gilles Bourque (UQAM), Pierre Tassinari, même Michel Brunet y ont signé des articles. On cherchait également des textes venus de plusieurs horizons. Puis, pendant quelques années, les collaborateurs des *Cahiers* furent surtout des étudiants à la maîtrise ou au doctorat inscrits au département d'histoire de l'Université de Montréal.

Après avoir tenté pendant quelque temps l'expérience — fâcheuse — des numéros à thème, les *Cahiers d'histoire* ont abandonné cette pra-

tique. On retrouve désormais des articles divers, ayant tous une portée historique. En glanant quelques titres dans les récents numéros, le lecteur pourra mieux saisir le contenu de la revue : « Musique et pouvoir à l'aube de la Renaissance », « Pour une histoire du vécu religieux : entrevue avec Jean Delumeau », « Les offrandes faites aux morts dans le royaume de Mari », « Le comportement démographique de la noblesse en Nouvelle-France », « Le mouvement syndical et les débuts du FRAP », « La misogynie dans le Malheur Maleficarum : genèse de la femme-sorcière », « Les structures sociales de la France d'Ancien Régime : note critique sur l'apport de George Huppert », etc. On peut juger de la diversité des textes qui, dans l'ensemble, se lisent fort bien.

L'Ontario français à votre portée

Pour découvrir une littérature en plein essor, visitez
les trois kiosques de l'édition franco-ontarienne au
Salon international du livre de Québec, du 19 au 24 avril :

les éditions Prise de Parole (Sudbury) au kiosque n° 307
la revue culturelle *Liaison* (Ontario) au kiosque n° 308
les Éditions du Vermillon (Ottawa) au kiosque n° 321

Rencontrez des auteurs et un illustrateur-caricaturiste.

En collaboration avec
la Commission permanente de coopération Ontario-Québec



Vers la Révolution tranquille

GEORGES-ÉMILE LAPALME
Jean-François Léonard
(responsable du collectif)
Sillery, Presses de l'Université
du Québec, 1988, 312 pages

POUR UNE POLITIQUE
Georges-Émile Lapalme
Montréal, VLB éditeur
1988, 350 pages

YVAN LAMONDE

LE COLLOQUE sur Jean Lesage qui se terminera aujourd'hui à l'UQAM suit un premier colloque sur les « Leaders politiques contemporains du Québec » tenu l'an dernier sur Georges-Émile Lapalme et dont les actes paraissent ces jours-ci.

On a eu du flair à inaugurer cette série de colloques annuels par Lapalme, l'homme de la transition, de « l'entre-deux », comme l'écrivait Gérard Bergeron, alias « Isocrate ». Les contributions de R. Boily, J.-G.

Genest, G. Bergeron, A. Bernard, M. Behiels, en particulier, donnent sa vraie profondeur à cette traversée du désert que fut la carrière politique de Lapalme qu'on ne peut plus désormais réduire à l'ombre de l'Invincible (Duplessis) ou aux « blessés de 1952 et de 1956 » dont fut ce Lapalme qui rage contre ceux de *Cité libre* qui ne furent jamais « du front », à « quinze pieds de distance » de Duplessis.

Tout commence, d'ailleurs, selon G. Bergeron, par une « erreur d'orientation professionnelle » de la part de Lapalme. Puis, après la défaite partisane et personnelle de Godbout en 1948, ne se trouve aucun Canadien français pour diriger une opposition parlementaire de huit députés. Il faut, contre toute logique, faire appel à un député libéral fédéral, ce « grand frère » qui nuit et nuira encore aux libéraux du Québec.

Lapalme fait donc le saut en 1950. Le parti est moins riche que l'Union nationale, son financement est encore occulte et la tradition libérale style Taschereau de 1935 est loin d'être liquidée. Le parti est divisé et les dissensions internes entre ceux « pour la justice sociale » et le « comité des ancêtres » retardent de cinq ans (1955) la création d'une Fédération libérale du Québec (FLQ). Dans cette mercuriale que fut le discours d'abandon du leadership en 1959, Lapalme dira enfin l'essentiel de ses difficultés à démocratiser ce parti où les candidats électoraux pensent encore souvent en termes de curée. Robert Boily, qui scrute cette résistance à la FLQ, conclut contre l'affir-

mation de Lapalme : la fédération ne fut pas le parti.

À ces résistances internes à un parti social et démocratique, d'ailleurs en butte à un parti et à un chef qui ont le vent dans les voiles, dans un contexte de prospérité économique, s'ajoutent les coups de jarnac du Parti libéral d'Ottawa : ceux de Louis St. Laurent qui, à l'occasion des questions de l'Ungava et de l'impôt provincial sur le revenu, minent littéralement le travail des libéraux du Québec ; ceux de députés — y compris Lesage avant 1958 — et de sénateurs libéraux qui pactisent avec l'Union nationale.

Cette faible opposition parlementaire libérale ne réussit pas souvent à obtenir l'appui de l'opposition extra-parlementaire, celle des syndicats, de la presse (sauf LE DEVOIR), des intellectuels et universitaires. Là fut le drame : ceux qui dénonçaient l'immoralité politique et réclamaient la démocratie s'abouchèrent-ils avec ceux qui, de jour en jour, d'année en année, tentaient de démocratiser *in concreto* et le parti et la politique ? Là réside, il me semble, le malentendu, l'origine du conflit des perceptions et des interprétations. Lapalme — *Cité libre* : même combat ?

Robert Comeau et VLB publient aussi ce document à circulation très limitée — 10 à 20 exemplaires — le plus susceptible de donner l'exacte mesure de l'apport de Lapalme. *Pour une politique* fut rédigé par Lapalme de mai à juillet 1959 et offert sur un plateau à Jean Lesage qui joua en 1960 une pièce déjà écrite et en récolta les applaudissements.



GEORGES-ÉMILE LAPALME et JEAN LESAGE.

Photo d'archives

L'essentiel de la Révolution tranquille s'y trouve, conçu depuis 1950 par Lapalme, J.-L. Gagnon, J.-M. Nadeau. Sans s'y réduire, le document fait une large place à la culture. Lapalme avait de la profondeur historique : la spécificité linguistique du Québec s'inscrit pour lui dans une trajectoire de réflexion globale inaugurée par Edmond de Nevers. La langue gardienne de la culture — quelle formule historique nouvelle ! — constitue avec la démocratie les

deux facteurs vraiment universels de la société québécoise pour Lapalme. Formule toujours et de plus en plus d'actualité.

Les lecteurs de ce document et des actes du colloque Lapalme souhaiteront peut-être en savoir plus long sur la formation antérieure à 1950 de Lapalme : qu'emprunte-t-il au nationalisme, au réformisme de Godbout, à la vision culturelle d'un Athanase David ?

Des ouvrages éclairants.

L'URSS et le monde

L'URSS ET SA POLITIQUE INTERNATIONALE, DE LÉNINE À GORBATCHEV

Jacques Lévesque
(avec la collaboration
de Luc Duhamel)
Paris, Armand Colin
1988, 404 pages

PAUL-ANDRÉ COMEAU

JACQUES LÉVESQUE est le chef de file de la première génération d'universitaires québécois versés dans la soviétologie. Il a publié en Europe et aux États-Unis des ouvrages importants qui cernent divers aspects de la politique étrangère de l'Union soviétique, depuis le conflit sino-soviétique jusqu'à l'implication de l'URSS à Cuba. Il vient de remettre à jour le manuel qu'il publiait en 1980 à Paris et qui sert depuis de *text-book* dans la plupart des cours consacrés à la politique étrangère de l'URSS.

Professeur au département de science politique à l'UQAM, Jacques Lévesque s'est assuré le concours d'un collègue de l'Université de Montréal, Luc Duhamel, pour remettre à jour ce précieux manuel. En fait, c'est plus que d'un manuel dont il s'agit. L'écriture en est simple, curieuse même. L'auteur évite de donner dans la répétition et la démonstration, armes nécessaires de la démarche pédagogique mais source d'ennui et d'agacement pour le commun des lecteurs.

À la veille d'un nouveau Sommet entre MM. Reagan et Gorbatchev, la lecture de cet ouvrage permet de situer le nouveau cours qui semble s'être imposé à Moscou en matière de relations internationales, du moins au chapitre des rapports avec Washington. Englobant l'histoire et les considérations géo-politiques, la démarche de M. Lévesque facilite l'interprétation des décisions de Moscou dans une foule de « points chauds ». L'auteur cadre cette politique internationale dans un cheminement interne qui se fonde partiellement sur une traduction de l'idéologie de Marx. Rappels historiques, regards sur les rôles de Lénine et de Staline, mise en perspective des dé-



Photo Chantal Keyser

JACQUES LÉVESQUE.

cisions fondamentales permettent d'apprécier le poids de ce « complexe d'encerclement » qui caractérise l'intervention soviétique sur la scène internationale.

L'ouvrage de Jacques Lévesque permet de suivre l'évolution d'une politique étrangère qui pourrait être vue comme justification et objectif d'une idéologie. Il ouvre aussi des perspectives intéressantes sur les sens et le poids des relations entre Moscou et les démocraties populaires. À cet égard, il faut lire les pages sur le rôle de Moscou dans la crise polonaise du début des années 80.

Cet ouvrage déborde, cependant, le seul cadre des relations avec les pays-frères. C'est l'ensemble de la politique de l'URSS qui en est le cœur. Relations avec l'Ouest, influence au sein du tiers monde, interventions dans divers coins de la planète : tout est examiné avec mesure et intelligence. On doit souligner la qualité des pages consacrées à l'intervention soviétique en Afghanistan : c'est l'une des meilleures synthèses disponibles à l'heure actuelle, du moins en langue française.

Kiosque #333

GARAMOND du Roseau

Banc de brume
« Douze textes tous plus envoûtants les uns que les autres »
G. Lévesque (Nuit Blanche)

Le dernier chant de l'avant-dernier dodo
« Pour notre plus grand plaisir de lecture et de réflexion »
J. Royer (LE DEVOIR)

L'autre, l'une
« Projet séduisant d'un recueil de nouvelles pour les moins ingénieux »
L. St-Martin (LE DEVOIR)

LA blonde d'Yvon
« Cette musique en mineur ne lui vient pas par hasard, [à A. Poissant] elle est sa manière, elle est son art. »
Réginald Martel (LA PRESSE)

ALAIN POISSANT.
Scène centrale : le 21 à 16 heures.
Séance de signature : le 21 de 16h30 à 17h30

ALAIN POISSANT.
Scène centrale : le 23 à 18h30
Séance de signature : le 23 de 19h à 20h

Vendredi-Friday
« NOUVEAUTÉ »

Collection «Éveil» MATERNELLE

Pauline Samson Hindson

QUELLE BELLE COLLECTION!!!

C'est sans conteste une invitation à la découverte des choses de l'esprit chez les petits, par des activités qui collent à leur réalité.

Éveil à la lecture et à l'écriture chez les petits	
Cahier 1 (155 pages)	5,95 \$
Cahier 2 (144 pages)	5,95 \$
Éveil à l'esprit scientifique chez les petits	
Cahier (62 pages)	3,25 \$
Éveil aux mathématiques chez les petits	
Cahier (185 pages)	5,95 \$
Éveil aux arts plastiques chez les petits	
Cahier (181 pages)	5,95 \$
Éveil aux sciences humaines chez les petits	
Cahier (139 pages)	5,95 \$

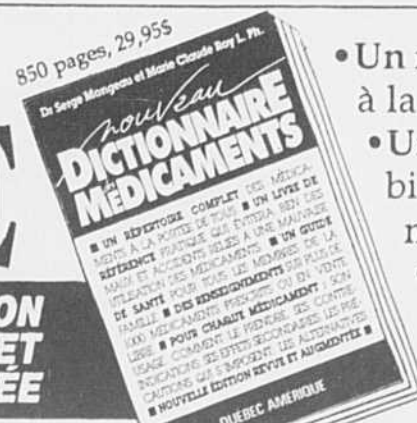
guérin Montréal Toronto
4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
(514) 842-3481

vient de paraître

Dr SERGE MONGEAU
MARIE CLAUDE ROY L. Ph.

NOUVEAU DICTIONNAIRE DES MÉDICAMENTS

ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE



- Un répertoire complet des médicaments à la portée de tous.
- Un livre de référence pratique qui évitera bien des maux et accidents reliés à une mauvaise utilisation des médicaments.
- Un guide de santé pour tous les membres de la famille.
- Des renseignements sur plus de 1000 médicaments prescrits ou en vente libre.

Le poète, comme il se doit, meurt seul

Jean
ETHIER-BLAIS

▲ Les carnets

IL EST bon, parfois, de se replonger dans le passé, surtout lorsqu'il est littéraire. Car la littérature a cette qualité exceptionnelle : elle assure l'immortalité. À cet égard, les notes critiques qui accompagnent les chefs-d'œuvre sont souvent aussi intéressantes que l'est le texte lui-même. On y découvre mille personnages attachants, qui naissent en caractères imperceptibles. En réalité, ils ne sont jamais morts. Ils attendaient tout simplement, dans un recoin, que le metteur en scène de la vie universelle leur fasse signe. Ils avancent sur le devant de la scène, jusqu'à la fosse; ils saluent, racontent et retournent à l'ombre jusqu'à ce qu'un autre lecteur les découvre. Aucun auteur ne disparaîtra et nous sommes tous voués à devenir, quelque jour, silhouettes du passé. Certains d'entre nous renaîtront plus jeunes que jamais.

Ceci n'empêche pas la postérité d'être injuste. En ce moment, Nelligan est à la mode. Les années 1900 sont vues à travers le prisme déformant de son œuvre. Ce fut un remarquable poète enfant. Mais il avait un rival, Paul Morin, qui, lui aussi, avant d'avoir franchi le seuil des vingt ans, écrivait un chef-d'œuvre, *Le Paon d'email*. On peut même dire que Morin est un autre poète que Nelligan, par la maîtrise du langage, la profondeur mélancolique d'une pensée qui refusait la sentimentalité, par la pudeur enfin. Or l'on ne parle jamais de lui, qui est sans doute notre plus grand lyrique. Tout pour Nelligan, qui correspond aux normes édictées par l'inculture généralisée. Il dépasse notre médiocrité, bien sûr, mais elle lui est congénitale, on la trouve aussi en lui, introuvable chez Paul Morin. Cependant, on peut être assuré qu'un jour, si notre

système d'éducation porte les esprits vers le haut (sera-ce jamais le cas ?) Morin s'avancera, lui aussi, jusqu'au bord de la fosse et, lorsque les réflecteurs le frapperont au visage, lui, paon, cendre et or, Géronte enfin, il resplendira de tous les feux de son âme ardente et chargée de tristesse. On trouve tous les scénarios dans les mémoires de ce temps, ceux de Victor Barbeau, de Ringue, de Robert de Roquette. Et, derrière Morin et Nelligan, sautillant, maniéré, vêtu à la Bruant, déclamatoire et passionné, secret aussi, apparaîtra, à la surprise du commun, Marcel Dugas, être improbable et vénérable jeune dieu de notre littérature. Il surgira au milieu des feux de Bengale, déclamant du Verlaine, nous parlant de la comtesse de Noailles et de Canudo, toujours précieux, toujours nécessaire.

Je n'ai pas connu Marcel Dugas, mais j'ai beaucoup fréquenté son neveu, le père Guy Courteau, et sa nièce, Bérengère. Deux êtres de haute civilisation, lettrés, musiciens, extrêmement distingués d'allure et de propos. Comme son oncle Marcel Dugas, le père Guy Courteau poussait jusqu'à une douloureuse manie la perfection du style. Vingt fois sur le métier n'était à ses yeux qu'un point de départ. Il polissait ses textes au point qu'il n'en a laissé aucun. On peut dire que la crainte du solécisme était liée chez lui à celle de Dieu. Par sa culture, il brillait parmi les jésuites de sa génération, qui comptaient des hommes comme Hertel et le père Maurice Vigneault. En réalité, son tempérament était celui d'un archiviste à la recherche de tous les papyrus. Le père Guy Courteau avait voué à son oncle un véritable culte. Il a beaucoup écrit sur lui, sur ses origines, son éducation, ses années parisiennes. Marcel Dugas a choisi l'exil, la France, les amitiés européennes, la vie là-bas. Je me suis plongé dans le destin en lisant l'ouvrage qu'a mis en place M. Louis-Guy Gauthier sous le titre : *Que sont mes amis devenus...* Il s'agit, en réalité, d'une chronologie de la correspondance adressée à Marcel Dugas de 1912 à 1947. Je crois que nous sommes loin du compte. D'abord, parce que nous n'avons pas la liste des correspondants européens de Marcel Dugas. Ainsi, nous savons qu'il fut un ami d'André Thérive, critique

célèbre à son époque. Thérive et lui fréquentaient chez Mme de Pomairols, à Paris. À une époque où le téléphone ne faisait pas encore ses ravages, où les gens s'écrivaient ce que nous nous racontons de vive voix, Dugas et Thérive se sont sûrement écrit. Où est passée cette correspondance ? Il y a tout un travail de recherche à faire sur la vie et les amitiés de Dugas à Paris. Dans *Que sont mes amis devenus...*, on trouvera la liste des adresses parisiennes de Dugas. Est-ce assez ? Il reste peu de ses contemporains. Qui s'occupera de débroussailler ce passé ?

J'ai parlé plus haut de la nièce de Marcel Dugas. À une certaine époque, je voyais souvent Bérengère Courteau. Elle me parlait de son oncle, de sa vie, de ses voyages, de son retour à Ottawa et à Montréal, en 1940. Elle me racontait aussi sa mort, me confiait des clichés de lettres, que j'ai fait paraître dans *Études françaises*. Elle vivait dans la crainte d'un chercheur qui n'avait, semble-t-il, qu'une idée en tête, celle de lui arracher les souvenirs de Marcel Dugas qu'elle conservait par-dessus elle. Un jour, elle me les offrit. Il s'agissait d'une caisse contenant des lettres, des cartes postales, des livres. Je me souviens en particulier de l'édition rarissime des *Poèmes* publiés en Chine par Alain Grandbois, dont la presque totalité de l'édition disparut dans le fleuve Jaune. Marcel Dugas, destinataire privilégié, avait reçu son exemplaire dédié par la poste. J'aurais dû faire l'inventaire de cette caisse. Mais non. Bérengère Courteau voulait se défaire de ces reliques. Je téléphonai à la Bibliothèque nationale et persuadaï Bérengère Courteau de faire un don à nos archives. Cette femme intelligente et sensible comprit immédiatement à quel point il était essentiel que les écrits et le témoignage de Marcel Dugas fussent sauvés des prédateurs. La postérité est le seul juge, à laquelle tous les écrivains font appel implicitement.

Je veux terminer ce premier article consacré à Marcel Dugas (je parlerai plus longuement de lui et de son œuvre, la semaine prochaine) par une anecdote, qui souligne la relativité de tout. Nous sommes à la merci des souvenirs, de la fidélité de la mémoire. Édouard Herriot disait d'elle qu'elle était une faculté qui oublie. Au cours de mes conversations avec

Bérengère Courteau, elle me racontait par le menu les derniers instants de Marcel Dugas. Le 15 novembre 1946, il tomba foudroyé. Où ? À la maison ? Chez des amis ? Dans un endroit public ? Cela n'a pas grande importance. On le transporta à l'Hôtel-Dieu, où il agonisa pendant trois semaines. Il y mourut le 7 janvier 1947. La première version est la suivante. Dans sa chambre, entouré de soins, Marcel Dugas attendait la mort avec une patience d'ange. Il souffrait, mais en silence, modèle de résignation et de foi, offrant ses douleurs pour le rachat de ses péchés et de ceux des autres. Ses amis, ses admirateurs, sa famille se pressaient en foule à son chevet. À tous, il offrait le même visage serein, aspirant à l'éternité. Il meurt doucement dans les bras de ses proches. Il est universellement regretté. Un jour, au restaurant, je raconte ceci à un vieux Montréalais, ami de Marcel Dugas, intellectuel sceptique et sans détours. Il me donne de cette disparition une version différente. Un jour, il apprend que Marcel Dugas est au plus mal. Il se hâte donc à l'Hôtel-Dieu. À peine sorti de l'ascenseur, des cris horribles parviennent à ses oreilles. Au bout d'un long couloir, il arrive à une salle où, sur son lit, entouré de grabataires, Marcel Dugas souffre et geint. Ses camarades de chambre se lamentent, eux aussi. Le tout est propre, hygiénique, ces mourants sont l'objet de soins corrects, impersonnels. Sans être omniprésentes, leurs familles ne sont pas tout à fait absentes. Le poète, comme il se doit, meurt seul. Il a vécu solitaire, il s'en ira de même. Il mourra au milieu des siens, qui sont des malades indifférenciés, car tel doit être le destin du poète. N'est-ce pas ainsi que sont morts Nelligan et Paul Morin ? En écoutant ce second témoin, mais témoin d'une réalité opposée à la première, je me disais que l'histoire tirerait au clair cette énigme. Je la donne pour ce qu'elle vaut, pour cette part de mystère qui entoure chaque créateur. Sans doute y a-t-il une troisième version, qui est la bonne. Qui se souvient ?

* QUE SONT MES AMIS DEVENUS...

Jean-Louis Gauthier
Joliette, édition privée, 1987

Ce qui nous tient

Suite de la page D-1

d'inertie qui consiste, sans en avoir l'air, à ne pas se résigner. Dans le récit étrange, *Les Messagers de l'ascenseur*, tout évoque la nuit des anciens sabbats de sorciers. Est-ce que c'est du fantastique pur ? Je pense que oui. Mais ça n'a pas d'import-

tance. Cette histoire, vous pouvez m'en croire, a mis en émoi tout mon immeuble. Je n'ai pas eu d'autre mérite ici que celui de reproduire le cahier troublant de ce cher Portali, mon voisin, sans d'ailleurs parvenir à dégager une conclusion rationnelle ou même un semblant d'explication à tant d'événements en apparence

surnaturels. La fin vous laissera complètement hésitant devant toutes les interprétations possibles aussi invraisemblables les unes que les autres. Cependant, pour ma part, je dois vous avouer, au risque de vous décevoir, que je refuse absolument le surnaturel, étant un irréductible matérialiste athée. Comme mode de lecture, je vous proposerais ici : agité, du bout des pieds, avec plein d'interrogations dans les cils, mais sans claquer des dents. Ça vous va, non ? [...]

[...] Un jour on jettera un regard consterné sur ces textes. J'y vois de plus en plus à l'œuvre une inquiétante évacuation de la conscience, une compartimentation étanche des actes, le terrible triomphe de la procédure sur le sens. Pour ce récit, lisez assez bleu, révolté si vous pouvez, avec une vive empathie ou retardez d'une heure si le thème ne vous inspire pas encore ces sentiments.

Et pour conclure, un thème difficile, qui terminera aussi chacun des autres mouvements : l'amour. L'amour et les problèmes de perte d'identité dans le couple moderne. Arriva, dangereusement attachée à sa liberté, résiste avec acharnement au zèle amoureux de son compagnon. Elle refuse l'amour au nom d'une indépendance qu'elle perd pourtant partout ailleurs; il y a des entêtements destructeurs pour soi et pour les autres. Si je pense que l'amour peut aussi en être un ? Certainement mais je n'en dis pas plus parce que je suis trop impliqué dans ce récit qui transpose un pan de mon passé récent. J'ai songé souvent à finir comme l'homme qui délivre ici son fiel, mais je crois encore un peu à la vie. Interprétation suggérée : en transe et sans pleurer, ne respirez pas, ne respirez plus du tout et si vous réussissez à continuer sans perdre connaissance, vous aurez traversé une série d'histoires inflexibles. Respirez. Le plus ennuyeux est encore à venir, je dois vous en prévenir. D'ailleurs, en vous disant cela, j'espère vivement me faire juger impertinent ou inapte et ainsi m'éviter d'avoir à revenir devant vous plus

Chez Flammarion, la semaine dernière, ANNE HÉBERT a eu la surprise d'autographier pour GEORGES RABY des exemplaires du premier tirage (depuis longtemps épuisé) du *Tombeau des Rois* et des *Songes en équilibre*.

Photo Chantal Keyser

tard. Je les déteste tous, ceux qui ont tant insisté, Ploc au premier rang bien sûr, pour que je sois là comme un pantin à répéter ce que j'ai déjà dit en d'autres mots. Soyez donc mes

témoins : j'aurai tout fait pour perdre mes dernières plumes de perroquet. [...]

(Tous droits réservés, 1988,
éditions Leméac.)

Anne Hébert



Suite de la page D-1

« Longtemps Flora Fontanges a été une voleuse d'âme, dans les hospices, dans les asiles, dans la rue,

dans les salons, dans les coulisses, à l'affût des mourants et des bien-portants, des innocents et des fous, des gens ordinaires et des autres... Elle leur prend leurs gestes et leurs tics, leur façon de pencher la tête et de baisser les yeux, elle se nourrit de leur sang et de leurs larmes. Elle apprend à vivre et à mourir » (p. 81).

Comme la comédienne, la romancière crée des personnages, non pas seulement sur scène (Anne Hébert a fait jouer *Le Temps sauvage* au TNM) mais dans ses livres. Quand Flora Fontanges parle de sa relation avec les personnages qu'elle incarne, c'est aussi la romancière qu'on entend parler de son métier d'écrire. « Oui, j'ai essayé de transposer ce qu'est la création de personnages, pour moi, en décrivant la manière dont Flora Fontanges crée ses rôles. J'ai agi avec mes personnages, je m'y suis identifiée, de la même manière que la comédienne peut s'identifier à ceux qu'elle incarne. »

Flora Fontanges définit le théâtre comme « une saison de surcroît ». Pour Anne Hébert, c'est bien là une définition de l'écriture : « Cette saison de surcroît, c'est le roman, c'est le poème, c'est cette cinquième saison qui nous est donnée et c'est merveilleux. »

— Jean Royer

LE NOROÛT
souffle où il veut

Jean CHARLEBOIS

Corps cible

avec une aquarelle de Marc-Antoine Sadeau
2-89018-151-0 Cordonnet table rose 128p. 15\$

Line McMURRAY

Miss Morphose

2-89018-162-6 128p. 15\$

Jean CHAPDELAINE GAGNON

Malamour

avec deux aquarelles de Christian Baron
2-89018-163-4 Cordonnet table rose 64p. 8\$

Jacques BRÉMOND

Au partage des eaux

dessins de Jean-Jacques Morvan
2-89018-156-6 Cordonnet table rose 48p. 10\$

Werner LAMBERSY

Noces noires

avec un dessin de Céline Fortin
2-89018-164-2 Cordonnet table rose 80p. 5\$

James SACRÉ

Bocaux, bonbonnes, carafes
et bouteilles (comme)Photographies de Bernard Maudie
2-89018-144-8 Cordonnet table rose 48p. 12\$

DISTRIBUTION EN LIBRAIRIE

Prologue
2975, rue Saint-Jean
Ville Saint-Laurent
Québec H4R 1E6
Tél. 332-5860
Ext. 1-800-361-5751COLLECTION
« L'INSTANT D'APRÈS »

France LACHAINE

Travail au noir

avec six dessins de l'auteur
2-89018-149-9 72p. 5\$

André DUHAIME

Au jour le jour

avec six dessins de Jan Machulek
2-89018-168-5 64p. 5\$

Guy MARCHAMPS

Sédiments de l'amnésie

avec cinq dessins de Denis Chartrand
2-89018-174-8 80p. 5\$COLLECTION
« ÉCRITURES/RATURES »

Denise DESAUTELS

Francine SIMONIN

Écritures/ratures

édition de texte avec un dessin original
page simple : 250\$ • page double : 350\$
2-89018-141-3 48p. 10\$

Louky BERSIANIK

Graham CANTIENI

Kerameikos

édition de texte avec un dessin original : 150\$
2-89018-158-8 48p. 10\$

Claude Beausoleil

Yvon Cozic

Travaux d'infini

édition de texte avec un dessin original : 150\$
2-89018-164-2 48p. 10\$

ÉDITIONS DU

NOROÛT

Case postale 244

Saint-Lambert (Québec)

J4P 3N8

LES ALBUMS

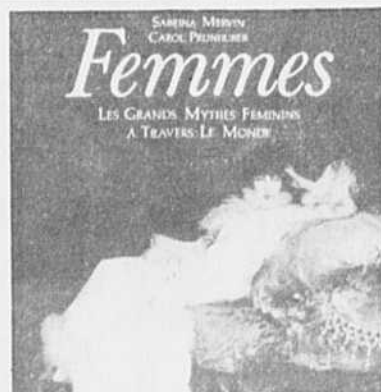
Hermé

... DE TOUTE BEAUTÉ !

FEMMES

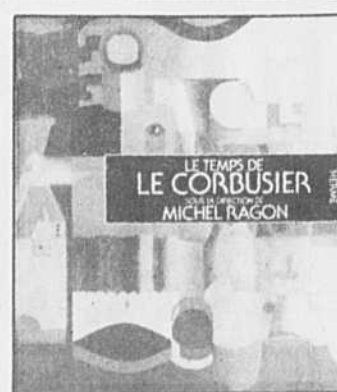
Mères ou maîtresses, folles ou sages, martyres ou traîtresses, femmes d'ombre ou de lumière... Les voici, d'Eve à Marie Curie, de Pénélope à Sarah Bernhardt, une centaine parmi des centaines, telles qu'elles étaient ou qu'elles ont été rêvées.

49,95 \$

LE TEMPS DE
LE CORBUSIER

L'action et l'œuvre de cet architecte génial couvrent presque tout le XXème siècle; il a incarné les idées les plus avant-gardistes de son temps. En voici l'histoire illustrée, de l'entre-deux-guerres à 1965.

49,95 \$

En vente
chez votre libraire
ouDIFFUSION
Prologue Inc.Tél. (514) 332-5860
Ext. 1-800-361-5751